

*Les systèmes linguistiques du descriptif*

suivi de

*Exilée*

par

Charry Karamanoukian

Mémoire de maîtrise soumis à la

Faculté des études supérieures et de la recherche

en vue de l'obtention du diplôme de

Maîtrise ès Lettres

Département de langue et littérature françaises

Université McGill, Montréal

Novembre 1998

© Charry Karamanoukian, 1998



**National Library  
of Canada**

**Acquisitions and  
Bibliographic Services**

**385 Wellington Street  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada**

**Bibliothèque nationale  
du Canada**

**Acquisitions et  
services bibliographiques**

**385, rue Wellington  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada**

*Your file Votre référence*

*Our file Notre référence*

**The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.**

**The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.**

**L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.**

**L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.**

**0-612-50530-8**

**Canada**

## RÉSUMÉ

La description est une forme d'écriture qui a longtemps souffert d'un certain mépris à cause de sa nature floue et indéfinissable. Elle semble, en effet, échapper à toute catégorisation, à tous les paramètres par lesquels on essaie de la cerner, voire l'emprisonner. Sa nature *non utilitaire, non pragmatique*, son but étant de décrire pour décrire, ou encore d'étaler ses connaissances, ajoute à ce mépris. Depuis l'époque classique jusqu'à nos jours, la description a été classée dans différentes catégories, notamment la *chronographie*, la *topographie*, la *prosopographie*, la *prosopopée*, l'*éthopée*, le *portrait*, le *parallèle*, le *tableau*, l'*hypotypose* pour en nommer quelques-uns, sans jamais que lui soit attribué un statut théorique définitif. Encore aujourd'hui, ce « débat » continue. Dans ce travail, il sera question des systèmes linguistiques du descriptif tels que les ont définis Philippe Hamon et Jean-Michel Adam, et auxquels s'oppose Jean Molino.

Le texte critique est suivi d'un récit dont l'objet est d'illustrer la manière dont le *milieu* est indissociable de l'*être*, ce dernier étant fortement déterminé par le lieu dans lequel il vit. C'est l'histoire d'un personnage dont la mort du père l'amène à retourner dans son milieu socioculturel d'origine, dont le commerce familial. Ce retour sera un élément déclencheur d'une série de remises en questions sur son identité culturelle. On verra se développer son point de vue très pessimiste sur les gens qui l'entourent.

## ABSTRACT

Description is a form of writing that has long been perceived with some contempt. Due to its undefinable and vague nature, it is indeed uncategorizable, and seems to escape all parameters. What adds to its contempt is its *non utilitarian, non pragmatical* nature ; that is, description for the sake of description, or a way to show off knowledgability. Since the Classical period, description had been classified into various categories, just to name a few : *chronography, topography, prosopography, prosopopaeia, portrait, parallel, hypotyposis*. And still, it had never been attributed a definite theoretical status. Today, the debate continues. In this thesis, I will discuss the linguistic systems of description as defined by Philippe Hamon and Jean-Michel Adam, and to which Jean Molino opposes.

The creative text illustrates that man is in fact indissociable from his environment. Man is greatly determined by the place wher ehe lives. The story is about a woman is forced to return to her original social and cultural background because of her father's ddeath. Her return back to her roots, namely the family business, instigates a questioning of her cultural identity, and consequently, she develops a pessimistic view of her surroundings.

## TABLE DES MATIÈRES

|  |           |
|--|-----------|
| <b>Résumé.....</b>   | <b>2</b>  |
| <b>Abstract.....</b>   | <b>3</b>  |
| <b>Remerciements.....</b>  | <b>6</b>  |
| <b>Texte critique : <i>Les systèmes linguistiques du descriptif</i>.....</b> | <b>7</b>  |
| <b>Bibliographie .....</b>   | <b>58</b> |
| <b>Texte de création : <i>Exilée</i>.....</b>                                | <b>60</b> |

*À ma mère ...*

## REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier mes professeurs Jean-Pierre Duquette et Gillian Lane-Mercier pour leurs conseils et leur attention.

Merci également à Mauricio, Vika et Michèle pour leurs encouragements. Un très grand merci à mon frère, Gary, qui a toujours su m'écouter dans les moments de difficulté et me redonner foi en moi-même.

Enfin, je voudrais exprimer ma très profonde gratitude à ma chère mère pour m'avoir épaulée et soutenue tout au long de mes années d'études.

Texte critique :

*LES SYSTÈMES LINGUISTIQUES DU DESCRIPTIF*

## INTRODUCTION

La description est, depuis toujours, « une forme de composition pour le moins, mal aimée »<sup>1</sup>. Cette aversion, pour ne pas dire ce mépris, pour la description proviendrait d'abord de sa nature floue et indéfinissable. Elle semble, en effet, échapper à toute catégorisation, à tous les paramètres par lesquels on essaie de la cerner, voire l'emprisonner. Sa nature *non utilitaire, non pragmatique*, son but étant de décrire pour décrire, ou encore d'étaler ses connaissances, ajoute à ce mépris.

Le dénigrement quasi unanime de la description s'explique en fait, si l'on examine la tradition rhétorique et stylistique, par différents reproches : la description est une définition imparfaite, elle ne parvient jamais à rendre précisément le réel, elle ne repose sur aucun ordre et, enfin, elle est l'occasion, pour les écrivains eux-mêmes, de dévider stéréotypes et lieux communs. (Adam, 1993, p. 6)

À partir des ouvrages rhétoriques, depuis l'époque classique jusqu'à nos jours, on peut constater, d'une part, l'aversion évidente que suscite la description, et, d'autre part, la tendance à vouloir classer, catégoriser, diviser le descriptif, sans doute dans le but de mieux le comprendre, mais surtout de contrôler cette forme d'écriture. Le discours rhétorique, de par sa nature et son objet, c'est-à-dire

un discours pragmatique (il vise à une efficacité sociale directe, au prétoire, à la chaire, à l'assemblée), pédagogique (il enseigne à acquérir un savoir-faire de l'oralité en public ou de la communication en général), taxinomique (il classe,

distingue, énumère, établit des listes, qu'il voudrait closes, de tropes, ou de figures) et normatif (il hiérarchise les procédés qu'il enregistre selon une échelle de valeurs, selon une série de prescriptions modulées) <sup>2</sup>

ne peut aborder la description à partir de ses paramètres puisque ces derniers peuvent difficilement mesurer et analyser cette forme de composition. De plus, la rhétorique classique était davantage « préoccupée (...) de répertorier des figures ou des tropes de dimensions microscopiques (métaphore, métonymie, synecdoque, zeugma, oxymoron etc.) »<sup>3</sup>. Définie comme une exposition du détail, menant à l'*hypotypose* et au *tableau*, « (...) la description n'a pas de véritable statut théorique. Servant à définir et à caractériser, elle semble indéfinissable » (Hamon, 1993, p. 10), réduite au statut d'ornement.

En somme, les traités se contentaient de classer les descriptions selon leur contenu. Les catégories principales sont la *chronographie*, qui se reporte à la description du temps, la *topographie* (description d'un lieu ou d'un personnage), la *prosopographie* (description de l'apparence d'un personnage) et l'*éthopée* (description morale), la *prosopopée* (description d'un personnage imaginaire). Il y a aussi le *portrait* (description physique et morale d'un personnage), le *parallèle* (combinaison de deux descriptions), le *tableau* ou *hypotypose* (description vive et animée d'actions ou d'événements). Certains auteurs ont rajouté la *définition* et l'*énumération des parties*<sup>4</sup>. Ainsi, on pouvait parler de différentes espèces déterminées par leur contenu ; cependant, les descriptions n'étaient classées que sur « des critères vagues de "contenus" (...) ». (Hamon, 1993, p. 10, c'est nous qui soulignons)

À partir de 1896, avec Albalat, on assiste à une réduction des catégories. Il semble y avoir deux tendances générales. D'abord, la *topographie* et la *chronographie* se

regroupent dans la *description*, et la *prosopographie* et l'*éthopée* se regroupent dans le portrait. La deuxième tendance est l'inclusion du *tableau* dans la *description* et le *portrait*. On aboutit donc, en 1968 avec Théveau-Lecompte et en 1987 avec Besson, à deux catégories : le *portrait* et la *description*. Il y a des raisons pour lesquelles ces deux catégories ont résisté plus que les autres<sup>5</sup>. Pensons par exemple au *locus amoneus*, ancré dans la tradition rhétorique depuis l'Antiquité. « Avec les débordements, vers la fin de l'Antiquité, de l'éloquence judiciaire et délibérative par l'éloquence épideictique, il n'est pas étonnant de voir les lieux où se déroule une action servir de motif à la digression. » (Adam, 1993, p. 40).

Or, la description n'a cessé de susciter la controverse. On tente encore de la classer, de la définir. Dans ce même but, Philippe Hamon publie en 1972 un article dans la revue *Poétique* intitulé « Qu'est-ce qu'une description ? » où il propose, en plus d'une définition de la description, un système linguistique de la description, mieux, un système descriptif. Son équation ou, pour employer ses termes, la « formule de la description-type » (Hamon, 1972, p. 475) se résume ainsi : **P + F + TH-I (N + PRq/PR-f)** (Hamon, 1972, p. 475), chaque lettre étant le symbole d'un élément contenu dans la description. On pourrait considérer cette formule comme étant la forme réduite du système descriptif proprement dit qui se trouve en annexe 1. Ainsi, Hamon définit la description comme

la conjoncture d'un (ou de plusieurs) personnages (P) avec un décor, un milieu, un paysage, une collection d'objets. Ce milieu, thème introducteur de la description (TH-I), déclenche l'apparition d'une série de sous-thèmes, d'une nomenclature (N) dont les unités constitutives sont en relation métonymique d'inclusion avec lui, sorte de « métonymie filée » : la description d'un jardin (thème principal introducteur) supposera quasi nécessairement l'énumération des diverses fleurs, allées, parterres, arbres, outils, etc. qui constituent ce jardin. Chaque sous-thème peut également donner lieu à une expansion prédicative, soit qualitative, soit

fonctionnelle (PR) qui fonctionne comme une glose de ce sous-thème. (Hamon, 1972, p. 475)

Cette formule, accompagnée de sa définition, semble efficace et peut sans doute être appliquée à toute description ; de plus, elle est assez restreinte pour exclure toutes les formes d'écriture qui ne seraient pas du descriptif, telle la narration<sup>6</sup>.

Il n'empêche que la formule de la description-type de Hamon a été rejetée par certains théoriciens. Tel est le cas de Jean Molino qui, dans un article publié en 1992 dans *Poétique*, intitulé « Logiques de la description », non seulement conteste le système descriptif, mais procède à une remise en question de la notion ou de l'idée même de la description telle que l'entend Philippe Hamon. Dans la première partie de son article, tout en acceptant l'existence d'un système descriptif, Molino relève un certain nombre de faiblesses d'un point de vue formel et linguistique, qui en font, selon lui, un système inefficace. Dans la deuxième partie de l'article, dans une perspective « cognitive » portant sur l'établissement de « systèmes de représentation du monde »<sup>7</sup> qui se situent à mi-chemin entre le linguistique et le cognitif », il tente de remettre en question l'idée même de la description. Il affirme que « la description ne saurait être définie ni analysée dans un cadre purement linguistique, (...) pour comprendre le langage, il faut en sortir » (Molino, 1992, p. 370). C'est une approche très intéressante, qui relève de la critique contemporaine mais dont le statut, affirme-t-il lui-même, « demeure incertain » (Molino, 1992, p. 370).

Dans ce travail, il ne s'agit pas de trancher entre les deux points de vue, c'est-à-dire de tenter de prouver qui a tort, qui a raison. Les deux approches sont différentes. Mais le parti pris est en faveur des systèmes descriptifs tels que Philippe Hamon les a

définis, et ce malgré les faiblesses qu'on pourrait relever. Ceci dit, nous n'écartons pas pour autant l'apport intéressant et révélateur de Jean Molino. Nous croyons cependant que dans son désir de déconstruire et d'invalider les systèmes linguistiques, Molino a volontairement ou involontairement ignoré ou, du moins, sous-estimé des éléments qui sont à la base même du système. En nous basant sur le système de Philippe Hamon, nous commenterons et confronterons les arguments de Molino dans la première partie du travail, pour ensuite faire une présentation sommaire de son approche. Et dans la deuxième partie du travail, nous ferons l'analyse de quelques blocs descriptifs du dernier chapitre dans *Au Bonheur des Dames* de Zola en employant la méthode des systèmes linguistiques.

## I

Molino commence par formuler des réserves face au système descriptif. Selon lui, le système de Hamon est réducteur, simpliste et même « défectueux » à plusieurs égards. D'abord, il est considéré à tort comme une formalisation ou une théorie censée contribuer à la progression des connaissances. Or, ce système n'est rien de plus qu'une schématisation ou une symbolisation, « - représentation d'un contenu, d'un mot, par un symbole -, qui n'a d'intérêt que dans la mesure où elle permet un progrès dans le maniement des concepts d'un domaine (...) » (Molino, 1992, p. 365). En défense de Hamon, on pourrait objecter que, en effet, il n'a pas inventé une *théorie* proprement dite, qui aurait servi à *révolutionner* le champ des connaissances littéraires. Cependant, on ne saurait nier l'efficacité du système, qui permet de définir plus clairement, voire de cerner, délimiter et identifier le descriptif. De plus, Hamon ne prétend pas avoir créé une théorie.

Son intention est d'accorder une place à la description et, par l'établissement d'un système descriptif, de lui reconnaître un certain statut théorique en tant qu'entité indépendante. Dans la troisième édition (1993) d'un essai paru en 1981, où il reprend le même système descriptif, il écrit :

*Le présent essai se voudrait une tentative de réintroduction du descriptif et de sa littéralité dans le champ de la théorie (...) un descriptif désinféodé de son statut de simple serviteur du narratif, et même (mais cela nous n'y sommes pas parvenus) désinféodé de ses rapports privilégiés avec la littérature. (Hamon, 1993, p. 7, c'est nous qui soulignons)*

Molino poursuit en affirmant « qu'aucune opération n'est possible à partir de ces symboles et, par ailleurs, nous n'avons aucune indication concernant les liens qui unissent le thème à la nomenclature, les termes de la liste à leurs prédicats » (Molino, 1992, p. 366). Ensuite, Molino reproche à Hamon d'avoir créé un modèle « beaucoup trop général. D'un point de vue formel, il correspond à la relation de partie à tout ou d'un élément à un ensemble. Ce qui est une des relations les plus générales que l'on puisse imaginer » (Molino, 1992, p.366). Molino replace le système dans le fondement de la théorie des ensembles « (relation élément/ensemble) ou de la méréologie (relation tout/partie formalisée par Lesniewski) ».

Or, on pourrait lui reprocher de ne considérer que cette très superficielle et schématique relation de partie à tout. En fait, il y a, à un niveau plus profond, des « lois » qui régissent la cohésion sémantique entre les éléments. C'est ce que Hamon appelle « l'effet de lisibilité » (Hamon, 1993, p. 140) ou « homogénéité sémantique » (Hamon, 1972, p. 477) et qu'Adam appelle des procédés « d'assimilation » (Adam, 1993, p. 115). Ce sont des effets de style, si je peux dire, qui assurent le lien, ou l'unité, entre le thème et la nomenclature, les termes et les prédicats. On pourrait même aller jusqu'à dire que ces

effets de style *déterminent*, jusqu'à une certaine mesure, le lien entre les termes et les prédicats.

Hamon explique cela en disant que « [t]oute description se présente comme un ensemble lexical *métonymiquement homogène* dont l'extension est liée au vocabulaire *disponible* de l'auteur, non au degré de complexité de la réalité elle-même » (Hamon, 1972, p. 477, c'est nous qui soulignons). Il poursuit en disant que la description « est avant tout une nomenclature extensible à clôture plus ou moins artificielle, dont les unités lexicales sont d'une plus ou moins grande *prévisibilité d'apparition* » (Hamon, 1972, p. 477, c'est nous qui soulignons). De plus, l'auteur peut choisir parmi un certain nombre de possibilités en vue d'assurer un équilibre ou, comme le dit Hamon, « doser cette prévisibilité » (Hamon, 1972, p. 477). Or, à partir du moment où l'auteur se doit d'assurer un équilibre par l'emploi d'un prédicat approprié à un terme, il se trouve à unir les éléments par un lien conscient et, jusqu'à une certaine mesure, un lien causal. Ainsi, on ne saurait dire qu'il n'existe pas de lien entre les éléments du système descriptif. Le lien s'impose par la mise en application de procédés stylistiques. Hamon compte six grandes catégories ou six *types de descriptions*, chacun caractérisé par les liens spécifiques qui unissent les termes et les prédicats.

La première, sans doute la plus fréquente, est caractérisée par son effet de neutralisation ou de compensation. Dans ce cas, la description est de nature technique. On y trouvera des termes monosémiques qui agiront comme un poids que le prédicat se devra de contrebalancer. Hamon donne l'exemple d'un bateau comme TH-I. Il s'ensuivra une liste de mots techniques, ou une nomenclature propre au mot bateau tels « bôme, trinquette, safran, manille, hauban etc. » (Hamon, 1972, p. 477). Afin d'éclaircir ces

termes qui ne font pas partie du « vocabulaire disponible » (Hamon, 1972, p. 477) du lecteur,

**l'auteur (...) accolera donc systématiquement terme à terme (...) une suite de prédicats qualificatifs (...) en faisant référence à un certain nombre de clichés, de termes fréquents, de codes (culturels, sensoriels, littéraires etc.) ou d'associations stéréotypées. La description sera donc l'homologation de deux paradigmes (ensembles) lexicaux, l'un désémantisé à faible prévisibilité, l'autre à forte prévisibilité (Hamon, 1972, p. 477).**

Dans ce premier *type*, des procédés stylistiques comme « la comparaison, la paraphrase, l'apposition explicative, la métaphore anthropomorphique » (Hamon, 1972, p. 477) seront employés le plus souvent pour unir les éléments N + PR. Ainsi, le safran, « la partie immergée du gouvernail, effilée comme une lame de rasoir » (Hamon, 1972, p. 478). On a une métaphore, « effilée comme une lame de rasoir », et, du même coup, une référence culturelle, « le rasoir » étant un terme fréquent, même banal.

Hamon distingue cinq autres *types* de description. En schématisant, le *type* II est l'inverse du *type* I. Dans ce cas, le TH-I et la série N sont des termes tirés du vocabulaire disponible du lecteur, mais les prédicats seront choisis pour « lutter contre cette banalité et (...) seront (...) voulus à une grande distance sémantique des thèmes » (Hamon, 1972, p. 478). Dans le *type* III, « [l]a description s'élabore (...) par confrontation de deux discours techniques spécialisés en N et en PR. Le *type* IV est caractérisé par les clichés et les stéréotypes, tant au niveau du TH-I que de N. Ici, la description s'apparente à la « tautologie (...) du pléonasme » (Hamon, 1972, p. 479). Le *type* V est divisé en deux sous-catégories. D'un côté, on a une liste, où se trouve une suite de termes spécialisés sans prédicats. D'un autre côté, on trouve le contraire, c'est-à-dire une suite de prédicats sans termes. Le premier s'apparente à l'inventaire, au catalogue de vente, tandis que le

deuxième est caractérisé par sa nature plus poétique. Hamon donne l'exemple de *Sur un ruisseau qui passe dans la luzerne* de Saint-Pol-Roux (Hamon, 1972, p. 479). Et enfin, le *type VI*, sans doute le plus intéressant, est en général constitué d'une suite de prédicats qui décrivent un objet, sans aucune référence aux termes techniques ou à la nomenclature propre à l'objet. Il ressemble beaucoup au *type V* mais il a cette particularité de décrire des objets qui, dans la réalité, n'offrent pas de nomenclature. Hamon donne l'exemple « d'objets sensoriels » (Hamon, 1972, p. 480) comme le vin, le parfum ou un tableau (Hamon, 1972, p. 480). Dans ce cas, la description « pourra s'appuyer sur la nomenclature stable et close des cinq sens (odorat, vue, ouïe, goût, toucher) qui la préorganisera et qui en deviendra l'indice spécifique obligé » (Hamon, 1972, p. 480). On pourrait appeler ce dernier *type* le « défi descriptif ».

Il est donc évident qu'il existe bel et bien un lien entre les éléments du système descriptif, ne serait-ce qu'au niveau des procédés stylistiques. La description est, de par sa définition et sa nature même, un « exercice de style ». Il n'est donc pas surprenant que les liens qui unissent les prédicats à la nomenclature émanent aussi d'un certain « effet de style ». La cohésion ou la cohérence des éléments ne saurait se retrouver à un autre niveau.

On pourrait se demander quel est le *type* de lien recherché par Molino et à quel niveau ce lien se retrouverait ? Nous pouvons en imaginer deux : il pourrait y avoir un lien au niveau du sens, d'une part, et de l'autre, au niveau de la relation contenant-contenu ou de partie à tout qu'évoquait plus tôt Molino. Or, le lien qu'il cherche ne se trouve pas nécessairement au niveau du « sens » qui lie la nomenclature et le thème. Par ailleurs, si le lien se trouvait au niveau de la relation de partie à tout, il faudrait que toutes les parties y

soient. Pourquoi est-ce qu'un auteur choisirait de décrire telle ou telle partie d'un objet ou d'un personnage et en exclure telle autre ? Par principe d'exactitude et d'exhaustivité, il faudrait nommer *tous* les éléments d'une nomenclature. Mais bien souvent, tel n'est pas le cas. Tout auteur ne cherche pas à écrire une encyclopédie (même si nous savons qu'il peut s'en inspirer). Par exemple, lorsque Zola décrit le magasin *Bonheur des dames*, il le décrit certes dans les plus petits détails, sous tous les angles imaginables ; cependant, on pourrait encore trouver des éléments, donc des termes de la nomenclature qu'il aurait omis de décrire. L'auteur décrit seulement les éléments de la nomenclature qui l'intéressent et qui ont un intérêt particulier - on pourrait même parler de rôle - par rapport au récit dans lequel ils s'inscrivent. Ainsi, dans *La bête humaine*, la locomotive est comparée à une femme : « (...) il y a entre P, le personnage de Jacques, et Th-I un rapport quasi amoureux (humain/humain), » (Hamon, 1972, p. 483). L'auteur se devra de décrire l'objet, la locomotive, en fonction de l'histoire. C'est-à-dire en fonction du rapport amoureux entre cette locomotive qui représente « la hantise obscure (un des premiers titres prévus pour le roman était *l'inconscient*) de Jacques » et le personnage. La relation entre le thème et la nomenclature est à chercher à ce niveau précis. Ceci nous amène donc à considérer le rôle de la description.

(...) la description est l'endroit indispensable où il [le récit] se « met en conserve », où il « stocke » son information, où il se noue et se redouble, (...) le décor confirme, précise ou dévoile le personnage comme un faisceau de traits significatifs simultanés, ou bien il introduit une annonce (ou un leurre) pour la suite de l'action : (...) la Lison est pour Jacques *ce qu'il refuse inconsciemment* (transfert) qu'une femme soit. (...) la description orient[e] la lecture du récit (en apportant une information indirecte sur l'avenir du personnage). On peut donc dire qu'elle joue (...) le rôle d'un « organisateur » du récit, (...) [par] une fonction focalisatrice (contribuer à l'anthropocentrisme du récit en apportant une somme d'information, directe ou indirecte, sur tel ou tel personnage - le héros souvent). (Hamon, 1972, p. 484)

Ainsi, la description n'est exhaustive que jusqu'à un certain point. Elle est exhaustive par rapport à elle-même en tant qu'entité indépendante. Lorsque Zola décrit « la Lison » ou « le Bonheur des dames », il ne fait pas la description d'une locomotive et d'un grand magasin, mais il fait la description de « la Lison » et « du Bonheur des dames » qui se trouvent à être des objets que nous connaissons tous, une locomotive et un magasin. Alors si Zola décrit *tous* les éléments qui composent une locomotive et en exclut un seul, c'est pour une raison causale ; les liens qui unissent les éléments résident dans le récit. Le but n'est donc pas de répondre à un critère « d'exhaustivité ».

Ainsi, les liens qui unissent les termes de la nomenclature au TH-I et les prédicats aux termes se trouvent, d'une part, au niveau des effets de lisibilité ou de cohésion sémantique à cause de la nature du descriptif comme « exercice de style », comme il a été dit plus haut, et, d'autre part, au niveau du rapport que la description entretient avec le récit à cause de son rôle « d'organisateur » et de fonction « anthropocentrisante » du récit. Lorsqu'un auteur décide de faire la description d'un objet, il décide aussi des éléments qu'il va décrire ; on pourrait parler d'un processus de sélection. Voilà les liens qu'entretiennent entre eux les éléments du système descriptif.

Toutefois, Molino croit que « la relation mal définie entre thème et nomenclature est trop vague pour être considérée comme spécifique de la description » (Molino, 1992, p. 366). À première vue, on ne saurait le nier. Il n'y a rien dans la relation qui unit le thème et la nomenclature qui puisse nous indiquer qu'elle appartient exclusivement à la description. Molino poursuit en précisant qu'

une action comme « aller au restaurant » constitue un système d'action, un thème composé d'un ensemble de sous-thèmes - entrer, commander, manger, payer, sortir

- eux-mêmes analysables en actions de rang inférieur (...) y aurait-il des caractéristiques qui permettent de distinguer ce système d'action des systèmes descriptifs ? On a proposé le critère suivant : les listes d'éléments descriptifs sont ouvertes, tandis que les éléments narratifs seraient clos. (Molino, 1992, p. 366).

Une première précision s'impose. Lorsque Hamon parle « d'ouverture », il l'entend dans le sens de ce qui est « infini », « inépuisable ». L'auteur peut décrire jusqu'à l'infini. Il n'y a pas de limite à la description dans le sens où elle n'aboutit jamais ; l'auteur se charge de sa clôture. À l'opposé du récit, qui éventuellement, même fatalement, doit aboutir.

Pensons à la « prévisibilité *logique* (...) du récit où la notion de *corrélation* et de *différence* sont primordiales ((...), un départ appelle un retour, un mandement appelle une acception ou un refus, une disjonction d'actants, appelle une conjonction d'actants etc.) » (Hamon, 1972, p. 474). En se basant sur le critère « d'ouverture », Molino en vient à la conclusion qu'on pourrait considérer les « descriptions d'action, ouvertes, qui s'opposeraient aux récits, clos et finalisés » pour en déduire que « tout est description dans le récit » (Molino, 1992, p. 367). Pour appuyer son argument, il donne l'exemple suivant :

si au lieu de dire seulement : « Georges Duroy sortit du restaurant », je continue : Comme il portait beau, par nature et par pose d'ancien sous-officier, il cambra sa taille, frisa sa moustache d'un geste militaire et familial, et jeta sur les dîneurs attardés un regard rapide et circulaire (...) » (Molino, 1992, p. 367).

Or, est-ce qu'on saurait considérer les verbes qui décrivent le TH-I, qui est l'action principale de « sortir d'un restaurant », comme une nomenclature ? Prenons-les hors contexte : « cambrer », « friser » et « jeter ». Pourrait-on les associer à l'action de sortir d'un restaurant ?

Les exemples de nomenclature que donne Hamon sont plus précis que cela. Pour ne citer qu'un exemple : « la série N : parterre, arbre, bosquet, fleur, pétale, terreau etc. »

(Hamon, 1972, p. 478) est directement liée, par relation de partie à tout, au thème jardin.

D'un point de vue strictement linguistique, les termes sont liés par les sèmes qu'ils partagent. Le sème est

(...) le plus petit élément conceptuel de la signification de la phrase. À l'exemple du phonème et du morphème, le sème est une unité distinctive minimale du point de vue du contenu. Cependant, il s'agit d'une unité sémantique incomplète en elle-même. Pour identifier un sème, il faut l'appliquer à un certain nombre d'objets individuels et nouer avec eux des liens sémantiques afin d'isoler des éléments de contenu. (...) Pour ce faire, il faut déterminer les similitudes et les différences. (...) La méthode consiste à trouver des éléments sémantiques différenciateurs et identificateurs.<sup>8</sup>

Nous pourrions imaginer plusieurs sèmes différenciateurs et identificateurs pour établir les liens entre les termes de l'exemple que donne Hamon : *jardinage, botanique, horticulture, maraîchage, végétal*, etc. Il n'y a pas de doute ou d'ambiguïté, contrairement à l'exemple de Molino. Il est évident que la suite d'actions de Molino ne constitue pas une description puisque les termes de la nomenclature ne sont pas propres à l'action principale. Ce serait d'autant plus évident si nous tentions d'établir des sèmes pour les termes « cambrer », « friser » et « jeter ».

Par ailleurs, l'exemple de Molino ne répond nullement aux paramètres de Hamon. Si l'on veut parler de description, on se doit de considérer le système dans son intégralité. Il faut le concevoir dans son cadre et non pas indépendamment de lui. Il existe d'autres éléments dont parle Hamon, qui entourent, si je peux dire, le bloc descriptif. Une description ne se manifeste pas seule, mais accompagnée d'un certain nombre de signes qui l'annoncent. Ceci nous amène à parler de la place de l'auteur dans le descriptif. « L'auteur ne devant apparaître ni disparaître dans son énoncé en ayant l'air de le monopoliser à son seul profit (postulat de "l'objectivité", et de "l'impersonnalité") ce sont

les personnages qui devront le prendre en charge » (Hamon, 1972, p. 467). Ainsi, il y aurait des « signes démarcatifs » (Hamon, 1972, p. 466), qui agissent comme un cadre à l'intérieur duquel s'insère la description, et qui l'introduisent, au nom de la « vraisemblance » (Hamon, 1972, p. 467). Hamon en distingue trois : « le regard descripteur, le bavard descripteur et le travailleur descripteur » (Hamon, 1972, p. 467-474). Dans la formule P + F + TH-I (N + PRq/PRf), le signe démarcatif est représenté par F, pour forme (Hamon, 1972, p. 475). Il ne faut pas l'ignorer puisqu'il semble, selon Hamon, que les descriptions se présentent souvent de cette manière. Ainsi, une description se présente à travers un personnage qui *regarde* telle ou telle chose, « ce qui suppose (...) que la lumière (...) soit suffisante ; qu'il y ait une porte ou une fenêtre ouverte ; que le personnage ne soit ni myope ni aveugle (...) » (Hamon, 1972, p. 467). Il faut cependant ajouter à cela un prétexte pour justifier la description : le personnage est particulièrement curieux ou il a un grand intérêt pour la chose qu'il contemple, etc. (Hamon, 1972, p. 468). Une description peut se faire à travers la bouche d'un personnage. Ce dernier serait un spécialiste de la chose, de l'objet, et se trouve à l'expliquer à un autre personnage qui, lui, alimente le tout en ne cessant de poser des questions. En troisième lieu, une description peut se présenter à travers les gestes d'un personnage ouvrier ou technicien, pendant que ce dernier travaille à son ouvrage. « La description avant même de commencer, doit donc se justifier, et elle se caractérise par tout un *remplissage* vraisemblabilisant destiné à servir d'alibi, où l'auteur doit multiplier les thèmes qui s'appellent les uns les autres en cascade (...) ». (Hamon, 1972, p. 472).

L'erreur est de considérer chaque élément individuellement. Or, les éléments sont dépendants les uns des autres. On ne peut en considérer un sans considérer tous les autres. C'est comme un filet. On ne pourrait tirer une maille sans que le filet tout entier ne se défasse. Il en va de même pour le système descriptif. Si on lui substitue un seul élément, il perd de sa validité. Il est évident que le système de Hamon, déconstruit, défait, n'a rien de très précis ou de spécifique au descriptif, mais pris dans son ensemble, incluant les signes démarcatifs et les effets de lisibilité, qui tous deux sont spécifiques à la description, il reprend de sa validité et de son efficacité.

On pourrait certainement reprocher à Hamon de considérer la question du descriptif en se bornant à la forme que lui a donnée la littérature du XIXe siècle.

Nous prendrons nos exemples chez Zola pour plusieurs raisons : la critique traditionnelle nous le présente comme le type même de l'auteur réaliste-descriptif ; ses écrits critiques sur la description et le réalisme sont nombreux ; ses postulats théoriques sont nets, directement accessibles, ainsi que les ébauches et les dossiers préparatoires de chaque roman. (Hamon, 1972, p. 466)

Il faut croire que rien n'est plus « facile » - cet épithète est employée sous toute réserve - que de s'appuyer sur des auteurs qui partagent les mêmes postulats ; pensons au *Roman expérimental* de Zola. Ainsi, Hamon puise généreusement ses exemples dans l'œuvre de cet auteur « réaliste-descriptif » par excellence. On aurait tendance à croire qu'il a constitué son système descriptif sur mesure, c'est-à-dire que les descriptions de Zola semblent des modèles sortis du moule de Hamon, ou vice-versa. On pourrait parler ici d'une certaine *faiblesse* qui semble davantage présente chez d'autres auteurs, tel Michael Riffaterre<sup>9</sup>. Or, nous ne saurions nier tout ce que ce modèle permet de révéler sur le personnage ; pensons par exemple au rôle de la description tel que nous en avons discuté

plus haut, ou la notion d'« effet-personnage » à laquelle nous toucherons dans la deuxième partie du travail.

Nous nous attarderons sur une dernière remarque que fait Molino au sujet du système descriptif et qui semble en effet très pertinente. Il affirme que l'analyse du système descriptif « se situe sur un plan ambigu et mal défini, dont on ne sait s'il est linguistique ou référentiel. » (Molino, 1992, p. 367) Il situe ensuite la création de ce système descriptif dans « l'atmosphère intellectuelle » dans laquelle Hamon le conçut. « C'était l'époque où la linguistique triomphante laissait croire à beaucoup qu'elle était la seule capable de rendre compte de l'ensemble des phénomènes humains ou, tout au moins, qu'elle était le "patron" sur lequel pouvaient se construire les diverses sciences humaines. » (Molino, 1992, p. 367). Molino rappelle ensuite une affirmation de Hamon dans laquelle ce dernier définit la description comme étant « l'actualisation d'un champ lexical latent » (Molino, 1992, p. 367). Or, un champ lexical, souligne Molino, de par sa définition, n'a rien de « strictement linguistique » (Molino, 1992, p.367). Il en cite la définition dans le *Précis de lexicographie française* de Jacqueline Picoche. Un champ lexical est un

**ensemble de mots fréquemment associés dans des contextes traitant d'un même sujet (...) [qui] ne révéleront certes pas des structures de langue. Ils relèveront soit de la description des référents, soit de l'analyse du discours, avec prise en considération des associations les plus banales » (Picoche cité dans Molino, 1992, p. 367).**

Par ailleurs, chaque individu, par son expérience du monde, dans un milieu donné, à une époque donnée, dans telle ou telle culture, a sa propre conception de la réalité dans laquelle il vit. Ainsi, « la compétence cognitive (et non linguistique) d'un sujet sera très différente à l'égard d'une locomotive, d'un jardin, d'une mine de charbon au XIXe siècle

(...) » (Molino, 1992, p. 367). On ne saurait le nier. Ce qui conduit Molino à considérer l'emploi du terme « nomenclature » comme un « abus du langage », si nous considérons la définition qu'il cite du *Dictionnaire de linguistique* de Dubois et al. : « ensemble de noms qu'on donne d'une manière systématique aux objets relevant d'une activité donnée. On parle de la nomenclature des pièces d'une voiture » (Dubois cité dans Molino, 1992, p. 368). Or, poursuit-il, les champs lexicaux ne sont

ni des nomenclatures ni des systèmes. (...) Grâce à ma compétence cognitive, je sais en gros à quoi ressemble un paysage, une maison (...) mais il n'y a nulle part de réseau bien défini qui me permettrait d'organiser la description d'une maison ou d'un paysage : une maison grecque diffère d'un igloo esquimau et d'un palais de la renaissance italienne (...). (Molino, 1992, p. 368)

Pour parler de nomenclature, il faudrait que l'on puisse s'appuyer sur des « schèmes descriptifs stables, composés d'une combinatoire d'éléments préétablis organisés d'une façon spécifique » (Molino, 1992, p. 368). Molino soulève la question de savoir si l'analyse du système se trouve sur le plan du référent ou sur le plan linguistique. En effet, le terme de « nomenclature » pourrait être considéré comme un « abus du langage » vu le fait que les termes ne sont pas liés « linguistiquement », si je peux m'exprimer ainsi. Ils ne constituent pas une « nomenclature » proprement dite. Ils font appel à des références d'ordre culturel, littéraire, etc. Dans cette perspective, il est intéressant de se pencher sur le système de Jean-Michel Adam. Au lieu de parler de nomenclature, Adam parle d'une opération « d'aspectualisation » (Adam, 1993, p. 108). Il puise une définition de la description dans le *Littré* : « la description est "une figure de rhétorique, sorte d'exposition de divers *aspects* par lesquels on peut considérer une chose et qui la fait connaître du moins en partie" » (Adam, 1993, p. 108, c'est l'auteur qui souligne). Cette nuance dans le système de Adam, dont le principe est certes le même, peut nous aider à

éclairer le propos de Molino, à savoir que pour parler de nomenclature, il faudrait avoir des « schèmes descriptifs stables » (Molino, 1992, p. 368). Le concept d'aspectualisation ne présuppose pas l'existence de « schèmes descriptifs stables » puisque chaque description est une entité indépendante à l'intérieur de laquelle on peut trouver différents *aspects* du sujet décrit. Ainsi, lorsque Molino parle de l'ambiguïté qu'implique la description d'une maison, à cause de la confusion qu'elle suscite de par les référents culturels divergents auxquels elle renvoie, on pourrait objecter que nous nous devons de considérer chaque description comme une entité indépendante puisque dans deux descriptions d'une maison par exemple, on ne retrouvera pas les mêmes *aspects* décrits. On ne se trouve donc plus devant la description d'une maison - le terme le plus générique pour renvoyer à la notion de logis ou d'habitation - mais devant la description d'un igloo en tant que tel, ou encore d'une maison grecque avec tous les aspects qui la différencient d'un bungalow, d'un duplex ou d'un château. De la même manière que si l'on faisait mon portrait, il serait fort différent de celui d'une autre personne. Il ne resterait plus que les éléments constitutifs d'un portrait, tels les yeux, le front, la bouche ; dans le cas d'une maison, ce serait, entre autres, le toit, qu'il soit en glace, en paille ou en bois, l'entrée principale, qu'elle soit une porte ou un trou, et ainsi de suite.

En conclusion, il semble important de se pencher sur l'optique de Molino qui est davantage intéressé par ce qu'il appelle des « schèmes », qui représentent des « objets cognitifs » (Molino, 1992, p. 370). Ces schèmes forment un système de référence tridimensionnel. « Les connaissances véhiculées par les schèmes sont donc des versions du monde et se présentent comme des ontologies locales, qui posent l'existence d'êtres et

de processus ainsi que des relations entre eux. » (Molino, 1992, p. 370). L'auteur replace donc le descriptif à l'intérieur de ce système de représentation du monde. Il commence par établir une différence formelle entre le portrait et le paysage, considérés à tort comme des descriptions de même type, et donc pouvant faire partie d'un même système linguistique. Le paysage étant d'abord la description d'un cadre spatial, Molino demande « quelles sont, par exemple, les *parties* d'un paysage ? » (Molino, 1992, p. 373). Le portrait et le paysage sont « analysables d'une infinité de façons différentes et leur description n'est pas la seule énumération d'un ensemble fini de parties constitutives. » (Molino, 1992, p. 373). Ensuite, il se demande de quelle manière la description, soit le paysage ou le portrait, s'articule « à la narration, au récit d'événements » (Molino, 1992, p. 373).

Bref, il tente de nous démontrer que « la description est ancrée dans la proposition narrative élémentaire et les différents types de description correspondent aux différents points d'ancrage, c'est-à-dire l'ontologie de la proposition d'action » (Molino, 1992, p. 374). Un personnage ou « l'acteur humain d'une phrase d'action est donc le point d'ancrage du portrait » (Molino, 1992, p. 374). Il en va de même pour le temps et l'espace. « Nous ne pouvons faire autrement que situer une action dans l'espace et dans le temps (...). Par ailleurs, ce cadre spatio-temporel n'a de sens que par rapport à l'action qui s'y déroule » (Molino, 1992, p. 375). La description n'est donc pas une entité indépendante, que l'on peut cerner et délimiter, voire remplacer ou déplacer. La description est ancrée dans le texte, « elle a un fondement en même temps anthropologique et ontologique ; elle est ancrée dans la façon dont nous voyons le monde et les autres hommes » (Molino, 1992, p. 376). Ainsi, nous ne pouvons plus parler de « blocs descriptifs » qui se détachent du texte. La description se trouve à l'intérieur même

d'une phrase narrative. Molino présente un exemple. Soit la phrase narrative suivante. « Othello, jaloux, a tué Desmonde de ses propres mains à minuit dans la chambre à coucher » (Molino, 1992, p. 376). Chaque élément descriptif de cette phrase se replace dans les catégories de classification rhétorique. Le mot jaloux fait partie du portrait (prosopographie et éthopée), la chambre à coucher indique le lieu et le temps (chronographie et topographie) et ainsi de suite. Le verbe et le complément circonstanciel de moyen seraient donc liés au tableau. Dans cette perspective, la description et la narration ne sont pas en opposition.

Nous avons opéré un retour à l'ontologie et à la rhétorique ; non à la rhétorique décorative, mais à la rhétorique argumentative ; dans le cadre de la *narratio*, l'étude de la proposition narrative rejoint les analyses logiques les plus récentes. Nous pouvons ainsi replacer les descriptions - le pluriel s'impose bien évidemment - dans la perspective ontologique qui est naturellement la leur. Les descriptions se rattachent à chacun des *elementa narrationis* qui constituent la proposition narrative (Molino, 1992, p. 378).

Voici donc une perspective pour le moins révélatrice. Nous pouvons dire, sans hésitation, que l'étude de Molino non seulement remet en question l'approche linguistique de la description et les systèmes linguistiques eux-mêmes, mais semble les anéantir et renier complètement leur existence. Que penser de cette nouvelle optique ? Pouvons-nous avancer que les recherches sur le descriptif se feront selon des approches plus semblables à celle de Molino ? Pouvons-nous penser qu'il en est fini des approches linguistiques sur le descriptif ? Et des systèmes linguistiques eux-mêmes ? De nouveaux systèmes vont-ils voir le jour ou cela est-il dépassé ? Molino ne saurait le dire lui-même. Il affirme qu'« [o]n peut proposer des grilles d'analyse pour la description - nous en avons suggéré une pour le portrait, qu'il conviendrait de compléter et de raffiner (Molino, 1988b) - ,

mais nous sommes encore loin de pouvoir construire des systèmes. » (Molino, 1992, p. 381). Cependant, cette approche dépasse les bornes de la linguistique, soit la base même sur laquelle sont bâtis les systèmes descriptifs, pour expliquer cette forme d'écriture. Et Molino en convient lui-même. Ainsi, il nous semble dans ce cas impossible de balayer l'existence d'un système qui demeure tout à fait valide et fonctionnel dans un contexte linguistique, en adoptant une toute autre approche.

## II

Dans cette deuxième partie du travail, nous proposons une brève analyse de quelques extraits tirés d'un des vingt romans de Zola, soit *Au Bonheur des Dames*, dans lequel l'auteur dresse un gigantesque et fantastique (c'est le cas de le dire, plusieurs auteurs y ont vu l'ébauche d'un conte) tableau du développement d'« entreprises commerciales d'un nouveau type »<sup>10</sup>: les grands magasins. Le magasin de nouveautés, ou le magasin à grande surface, naît en Europe « à partir des années 1820-1825, (...) [et] supplant[e], dans la vie économique de Paris, comme dans le vocabulaire à la mode, les *boutiques*. » (Mitterand, 1964, c'est l'auteur qui souligne). De cette importante transformation du domaine commercial, Zola s'inspirera pour raconter la guerre virulente que se livrent un boutiquier buté dans ses idées de vieux commerçant et un propriétaire arriviste de grand magasin.

Il s'agira de faire l'analyse de courts extraits que nous avons choisis pour leur caractère particulièrement évocateur et symbolique, dans le dernier chapitre où Zola peint un de ses tableaux les plus admirables : la grande vente de blanc. Précisons d'abord que pour les fins de cette analyse, nous nous intéressons au *rôle* proprement dit, tel que nous en avons discuté précédemment, de la description. Au risque de nous répéter<sup>11</sup>, rappelons le sens que Philippe Hamon donne à ce *rôle*. C'est surtout celui d'organisateur : par « (...) une fonction focalisatrice, [la description] contribu[e] à l'anthropocentrisme du récit en apportant une somme d'information, directe ou indirecte, sur tel ou tel personnage - le héros souvent. (Hamon, 1972, p. 484). Comme « (...) la Lison est pour Jacques *ce qu'il*

refuse inconsciemment (transfert) qu'une femme soit », nous croyons que le *Bonheur* est justement ce que Octave Mouret, le propriétaire malfaisant, voudrait *être*. Il s'agira donc de prouver et d'illustrer cette dernière affirmation par l'analyse des multiples descriptions du grand magasin durant la vente de blanc. Pour ce faire, nous nous appuyerons sur l'une des théories de Abraham Maslow : « the hierarchy of needs »<sup>12</sup>.

Pour arriver à justifier notre hypothèse, il s'agira de répondre à une question qui m'apparaît fondamentale dans la mesure où elle permet de comprendre l'évolution psychologique de Mouret et la symbolique de la vente de blanc selon la théorie de Maslow: pourquoi Denise ? Pourquoi Octave Mouret serait-il amoureux d'une jeune et pauvre provinciale devenue vendeuse ? La première réponse, celle qui me semble aller de soi compte tenu du contexte socio-économique du Paris du Second Empire, consiste à voir en Denise Baudu le symbole de l'extinction rurale, ou l'annonce de la victoire fatale d'une nouvelle société de consommation. Lorsque Denise tombe dans les bras du propriétaire du *Bonheur*, « sur le bureau, dans le million »<sup>13</sup>, ne se trouve-t-elle pas engloutie par cet argent, presque possédée ? Mouret n'est-il pas lui-même ce million ? La pauvre provinciale ne succombe-t-elle pas justement à tout cela ?

Certains critiques y ont vu le contraire. Selon Maurice Bouvier-Ajam, l'union de Mouret et Denise est « un symbole : la conjugaison de l'esprit d'entreprise et de l'esprit social » plus que « la démonstration de paternalisme et une résurgence de romantisme » (Bouvier-Ajam, 1968, p. 52 ) constatés par d'autres. « Quand Denise énonce ses vues personnelles à Mouret, l'idée s'épure et c'est vraiment à une manière de "phalanstère du négoce", au sens quasi fouriériste du terme, qu'elle pense. (...) Finalement, il [Mouret] s'engage sur la voie des réformes (...) »<sup>14</sup>. Dominique Jullien partage cette opinion :

« (...) si elle [Denise] est impuissante hors du grand magasin, elle est toute-puissante à l'intérieur de celui-ci, qu'elle métamorphose en "phalanstère du négoce" où patron et employés sont réconciliés (...) »<sup>15</sup>. En plus de cela, elle y voit l'esquisse d'un conte : « À l'intrigue réaliste (le triomphe du grand magasin sur la petite boutique) est tissée une intrigue de conte (...) : la victoire de l'innocente jeune fille sur l'homme à bonnes fortunes, du faible sur le fort. » (Jullien, 1995, p. 97). Une lecture féministe des rapports entre Denise et Mouret a également été suggérée :

It should be added that Denise's victory over Mouret, who like some of the most active heroes of the Zola canon is a confirmed womanizer, represents a symbolic revenge of the female sex on the man who had built his commercial empire on the merciless exploitation of woman's weakness in the domain of fashion and elegant materialism.<sup>16</sup>

Ajoutons que le chapitre choisi pour cette analyse, c'est-à-dire l'épisode de la vente de blanc, a lui aussi attiré l'attention et a été interprété comme la victoire de Denise (la victoire étant son mariage à Mouret).

Le jour de l'ouverture de la grande exposition du blanc au *Bonheur des Dames*, les clientes, justement émerveillées, découvrent, dès la porte d'entrée « des gravures habillées, des feuilles de carton bleuâtre, où une jeune mariée et une dame en toilette de bal, toutes deux de grandeur naturelle, vêtues de vraies étoffes, dentelle et soie, souriaient de leur figures peintes » (III, 764). Symboles du mariage imminent entre la vendeuse Denise Baudu, jeune fille pauvre mais honnête, et son riche patron Octave Mouret, prince charmant du grand commerce moderne (Jullien, 1995, p. 97).

Et plus loin, l'auteur avance une hypothèse intéressante selon laquelle la description des noces de Denise et Mouret s'avèrent inutiles puisque « cela ferait double emploi avec la cérémonie nuptiale symbolique (l'exposition de blanc) qui s'est déroulée dans le magasin, quelques pages plus tôt, et qui surpasse tout ce que pourraient offrir les pompes de l'église » (Jullien, 1995, p. 103).

Après ce regard rapide sur les hypothèses proposées, nous remarquons deux tendances. D'abord tous ces critiques voient en Denise Baudu l'actant principal du roman, comme si la progression dramatique dirigeait le lecteur dans un seul sens, celui de la réalisation et l'accomplissement personnels de Denise : « (...) l'héroïne voit ses rêves réalisés grâce à la force de sa vertu » (Jullien, 1995, p. 104), alors qu'en vérité, le personnage principal du roman est, comme le titre l'indique, le *Bonheur des Dames*. En fait, si nous établissons un panorama des événements narratifs du récit, nous constatons rapidement que toute action est appelée, ou régie, par le *Bonheur*. Si les boutiquiers s'appauvrissent, si les personnages sont malheureux, si les marchands ferment leurs portes, c'est à cause du *Bonheur*. Si Denise quitte les Baudu pour travailler chez Mouret, c'est encore à cause du *Bonheur* (les boutiquiers pauvres ne peuvent se permettre un employé en surplus). Si Colomban, le fiancé promis et futur héritier du commerce des Baudu, rompt sa relation avec Geneviève Baudu lorsqu'il tombe amoureux de Clara, une vendeuse d'en face, c'est encore à cause du *Bonheur*. Les fâcheux événements se succèdent ainsi tout au long du roman : certaines personnes deviennent malades, d'autres meurent, d'autres se retrouvent dans la rue, expulsées de leur appartement après la saisie de leur commerce pour accommoder, une fois de plus, l'expansion du *Bonheur*.

Ceci nous amène donc à parler du propriétaire de ce grand magasin, du *monstre* ou de la *machine*, comme on le distingue souvent dans le roman. Pour toutes les raisons évoquées ci-haut, il nous paraît évident que nous nous devons de nous détourner de Denise, pour considérer l'homme qui semble incarner, d'une manière très prononcée, le commerce. C'est pourquoi, contrairement aux critiques que nous avons cités plus haut, il nous semble plus cohérent de voir en Octave Mouret, et non en Denise Baudu, l'actant

principal du récit. Dans la mesure où il est le personnage qui exerce le plus d'influence sur la vie et le destin des autres personnages - tous et chacun *subissent* en quelque sorte son succès - il mérite une analyse plus approfondie pour déceler en lui un rôle plus important que celui qu'on a tendance à lui donner. En fait, pourquoi notre interprétation se réduirait-elle tout simplement à voir en lui un vieil arriviste vaincu par un cœur tendre ? Pourquoi ne serait-il pas lui-même le vainqueur, comme il l'est à travers tout le roman ? Pourquoi Denise ne serait-elle pas une étape de plus dans sa quête du bonheur ultime et qu'il réussit à franchir au même moment que son succès professionnel ?

Cette dernière hypothèse est fort plausible si nous considérons la théorie de Abraham Maslow. Ce spécialiste en psychologie sociale postule que l'homme commence par satisfaire ses besoins les plus primaires. Lorsqu'il a réussi à les satisfaire, l'homme cherche un nouveau défi, supérieur au précédent. Ainsi, il y aurait cinq étapes que Maslow schématise sous forme de pyramide en les divisant en deux parties: « lower order needs », les besoins de base, ceux qui se situent au pied de la pyramide, et les besoins supérieurs de « self-actualization » (Cloninger, 1993, p. 282). La première partie serait caractérisée par un manque, ou absence, qu'il s'agit de combler. C'est un état que Maslow dénomme « deficiency motivation » (Cloninger, 1993, p. 281). Il s'ensuit que les premières étapes sont liées aux besoins physiologiques, ceux qui sont rattachés à la survie, soit la nécessité de s'alimenter, se reposer, s'abreuver. L'homme ne peut passer à la deuxième partie de la pyramide qu'à partir du moment où il s'est assuré une base solide sur laquelle il peut construire - une base inspirant la confiance et la fiabilité. En raison de la motivation *active* qu'elle exige - Maslow nomme cela « being motivation » (Cloninger, 1993, p. 281) - peu de gens atteignent cette deuxième partie, qui correspond au sommet de la pyramide, soit

l'étape de « self-actualization » ( Cloninger, 1993, p. 286). En fait, cette deuxième partie qui appelle l'actualisation de *méta-valeurs*, « "metaneeds" or "B-values" ("B" for "becoming") » (Cloninger, 1993, p. 284) telles que la beauté, la justice, la vérité, semble inaccessible dans le cas du grand propriétaire du *Bonheur* puisque, comme il sera démontré ultérieurement, Mouret restera prisonnier de la quatrième étape des besoins de base, soit la quête du respect et de l'estime.

Étudions maintenant l'évolution de cette paire indissociable dont la femme est la proie : le *Bonheur* et Mouret - le monstre et son créateur. À ce stade, notre but est de faire un survol rapide de la façon dont Mouret comble les trois étapes de la première partie de la pyramide, pour en arriver à la quatrième, qui, selon nous, est synthétisée par la vente de blanc. Notons que l'évolution des deux personnages, Mouret et le *Bonheur*, est identique dans la mesure où l'un est l'incarnation de l'autre, et l'autre est l'extension du premier ; aussi, lorsque nous relatons les besoins comblés de Mouret et les motifs sous-jacents à ces besoins, nous supposons qu'ils pourraient aisément s'appliquer au *Bonheur des Dames*.

Grâce à l'héritage laissé par sa femme, Octave Mouret satisfait les besoins de la première étape de la pyramide : l'acquisition du *Bonheur* lui procure logis, nourriture et sécurité. Notons deux particularités déterminantes pour les étapes ultérieures : d'abord, c'est la femme qui permet à l'homme de combler son premier besoin, ensuite cet héritage déclenche le mépris des boutiquiers :

Par phrases coupées, il [Baudu] conta l'histoire de cet Octave Mouret. Toutes les chances ! Un garçon tombé du Midi à Paris, avec l'audace aimable d'un aventurier ; et dès le lendemain, des histoires de femme, une continuelle exploitation de la femme, le scandale d'un flagrant délit, dont le quartier parlait encore ; puis la conquête brusque et inexplicable de Mme Hédoin, qui lui avait apporté le *Bonheur des Dames*.

Les besoins des deux étapes suivantes, soit la sécurité et les sentiments d'amour et d'appartenance, sont comblés par le commerce ; or ceci suscite, à son tour, le mépris des boutiquiers. En fait, Mouret s'entourera de personnes qui lui ressemblent : la machine est menée par des vendeuses « libertines » ; l'immoralité dont ses ennemis l'accusent semble être personnifiée par son entourage où foisonnent des histoires d'adultère, de grossesses, d'amants innombrables : « (...) the Second Empire was a time of unbridled " appetite", for money, for power, for sex, for luxury, and the appetites of the time were very close to irresistible. » (Niess, 1978, p. 143). Mouret se crée donc un milieu ; le *Bonheur* devient plus qu'un commerce, c'est sa maison, son château, sa ville, son pays. Grâce au *Bonheur* et aux gens qui l'habitent, appelons-les le *peuple* de Mouret, le propriétaire se crée un réseau de personnes dont la seule présence lui assure un sentiment d'amour, d'appartenance et de réconfort. Mais en dehors des murs du grand magasin, Mouret perd toute sa valeur ; dans le vieux Paris des boutiquiers et de la tradition du commerce familial, Mouret est un être vil et amoral. Et s'il y a une chose qu'il ne parviendra jamais à obtenir, c'est bien cela, l'estime des boutiquiers qui l'entourent, et par extension, l'estime de tout l'ancien Paris qui succombe sous le nouveau mode économique auquel Mouret contribue. L'avant-dernière étape de la pyramide de Maslow, est celle du respect et de l'estime :

the need for self-respect and the esteem of others. We need esteem to be "stable [and] firmly based," by which Maslow meant that it should result from our actual abilities and achievements. Reputation upon false premises would not, therefore, meet this need. (Cloninger, 1993, p. 283)

En règle générale, l'estime est le résultat de l'accomplissement professionnel, un domaine dans lequel Mouret n'éprouve aucune difficulté ; le genre d'estime qu'il cherche

est donc celui qu'il n'a encore jamais eu. Serait-ce justement ce qu'il essaie de gagner auprès de Denise ? Voilà notre hypothèse. Tout est là pour la justifier : la fortune de Mouret est certes le résultat de son travail et de son acharnement, mais, comme l'a remarqué Alfred Kahanov, « dans *Au Bonheur des Dames*, Mouret réalise tout ce à quoi Mme Hédoin avait rêvé »<sup>17</sup>. Plus loin, le même auteur nous rappelle l'ambition de celle-ci, la défunte de Mouret, dans *Pot-Bouille* :

Cette semaine-là surtout, la vente des petits lainages s'annonçait tellement bien que [Mme Hédoin] laissa échapper un soupir :  
 - « Ah ! si nous avions de la place ! »  
 (...) Elle était née au « Bonheur des Dames », fondé par son père et son oncle, elle aimait la maison, elle la voyait s'élargir, dévorer les maisons voisines, étaler une façade royale ; et ce rêve allait à son intelligence vive, à sa volonté droite, à l'intuition délicate de femme qu'elle avait du nouveau Paris. (171-2) (Kahanov, 1995, p. 133).

C'est donc le rêve d'une autre qu'il assouvit, un rêve volé, et c'est contre le remords engendré par ce « mauvais début » qu'il luttera. L'empire que Mouret bâtit est un couteau à double tranchant : il lui vaut la fortune, la frénésie des clientes et l'admiration inavouée des boutiquiers aigris, mais aussi, et cela le marque davantage, le profond dédain de ces derniers. À côté de la trahison ressentie par les petits marchands, les grosses recettes du *Bonheur* semblent bien peu de choses. Il y a la plaie de la défection, plus profonde et de loin plus douloureuse, qui fait écho dans leurs cœurs : un homme d'affaires tourne le dos aux siens et brise la solidarité camouflée qui lie tous les propriétaires de magasins. La guerre des boutiquiers dépasse donc le niveau de la rivalité superficielle et atteint un degré que ni les boutiquiers ni Mouret n'ignorent, même si c'est inavoué. Chacun de son bord attaque son rival à sa manière et lui jette au visage ce qu'il lui reproche. Dans une série de blocs descriptifs, présentés en parallèle tout au long du roman, Zola montre l'acharnement

des boutiquiers unis dans leur désir de démolir le *Bonheur*. Ils soignent leurs étalages et arborent ce qu'ils ont de mieux : leurs plus belles marchandises, leurs plus beaux accessoires. Hélas, tout cela est en vain ; l'expansion du *Bonheur* va en grandissant et Zola n'a pu mieux décrire le progrès ravageur du magasin que dans les deux épisodes des ventes des nouveautés d'été et des nouveautés d'automne. Jusque-là, les isotopies étaient basées sur une série d'oppositions entre, d'un côté, l'obscurité, l'opacité, l'humidité et la petitesse du *Vieil Elbeuf*, et de l'autre côté, la luminosité, la transparence, la chaleur, la grandeur et le caractère majestueux du *Bonheur*. Mais, dans l'épisode que nous appellerons « la fin de la guerre », la grande vente de blanc donc, un revirement s'opère. Alors que depuis le début du roman, tout semblait séparer la boutique et le grand magasin, pour la première fois une chose les unira : le blanc. D'un côté, c'est la victoire ultime, le moment de gloire du grand magasin, et de l'autre, l'anéantissement définitif de la petite boutique symbolisé ici par la mort de la fille des Baudu : Geneviève. Dans les deux épisodes - le chapitre XIII pour la mort de Geneviève, et le chapitre XIV pour la grande vente - le blanc est présent.

Le lendemain, à six heures, au petit jour, Geneviève expirait, après quatre heures d'un râle affreux. Ce fut un samedi que tomba l'enterrement, par un temps noir, un ciel de suie qui pesait sur la ville frissonnante. Le *Vieil Elbeuf*, tendu d'un drap de blanc, éclairait la rue d'une tache blanche ; et les cierges, brûlant dans le jour blanc, semblaient des étoiles noyées de crépuscule. Des couronnes de perles, un gros bouquet de roses blanches, couvraient le cercueil, un cercueil étroit de fillette, posé sur l'allée obscure de la maison, au ras du trottoir, si près du ruisseau, que les voitures avaient déjà éclaboussé les draperies. Tout le vieux quartier suait l'humidité, exhalait son odeur de moisie de cave, avec sa continuelle bousculade de passants sur le pavé boueux. (Pléiade, 1964, p. 739, c'est nous qui soulignons).

Alors que le peuple de Denise hisse le drapeau blanc et semble exhiber son dépérissement et sa ruine par les funérailles de la petite Baudu, comme pour condamner à jamais son

ennemi d'en face à la culpabilité, le *Bonheur* se voile de blanc, le blanc de la trêve, symbole de pureté, moyen de cacher sa faute et de se repentir. Arrivé au sommet de la réussite, de son commerce, au moment de l'affirmation de son succès et de l'acquisition d'une sécurité financière inestimable, Mouret se trouve, paradoxalement, dans un état déplorable. Jamais ce *manque* logé au plus profond de lui, cet état de « deficiency motivation » (Cloninger, 1993, p. 281) tel qu'en parle Maslow, n'a été plus évident, n'a surgi d'une manière aussi puissante :

(...) sous cette froideur, si peu habituelle chez lui, Mouret cachait une crise affreuse d'indécision et de souffrance. (...) il butait sans cesse contre son impuissance, avec la rage de sa force et de son argent inutiles. (...) Après la mort de Mme Hédoïn, il avait juré de ne pas se remarier, tenant d'une femme sa première chance, résolu désormais à tirer sa fortune de toutes les femmes. (Pléiade, p. 773)

De toutes les femmes, y compris Denise Baudu. À cause de son passé *honteux*, de ses débuts douteux, du mépris, voire la haine, que lui vaut le succès de son « heureux veuvage » (Pléiade, p. 771), Mouret cherchera à combler le besoin d'estime et de respect qui lui manque par l'appropriation de la jeune vendeuse, dans le but de se racheter une fois pour toutes aux yeux des petits marchands de la ville. Quoi de plus ingénieux que de se rallier à la reine des boutiquiers, et enfin gagner le respect du *peuple* de Denise ? Et tout cela se manifeste dans la vente de blanc.

Dans ce magnifique épisode, Mouret étalera la vertu pour, justement, appeler la vertu même à lui : Denise. La couleur blanche est, dans ce cas, symbolique à plusieurs niveaux. Le désir conscient de Mouret, qui est pour lui un grand défi, est de se présenter comme un être idéal ; idéal donc comme les choses morales et esthétiques qui « réunissent toutes les perfections que l'esprit peut concevoir »<sup>18</sup>. Il se pare de blanc, de pureté donc,

comme la blanche colombe, les agneaux blancs, qui, tous, évoquent l'innocence immaculée.

Le thème principal (TH- 1) de ce chapitre est, bien entendu, la grande vente, décrite en plusieurs blocs insérés dans la trame narrative, tous liés par le blanc. Description donc des rayons, des comptoirs et des départements d'articles de diverses natures. Nous verrons comment l'auteur, à la manière d'un peintre impressionniste, use des références et caractéristiques rattachées à la symbolique du blanc pour rendre la personnalité du personnage de Mouret, sans jamais nous dévoiler l'homme en entier, mais en se limitant uniquement aux traits liés au rôle qu'il occupe dans le roman, celui d'un homme tyrannique et manipulateur, mais foncièrement malheureux. Ainsi, comme il a été dit dans la première partie de cette étude, la description n'est exhaustive que par rapport à elle-même, que par rapport à la fonction qu'elle exerce dans le récit. Dans cette même optique, Adam nous rappelle que « si, dans la diversité apparente, les descriptions paraissent ne pas relever de procédures linguistiques communes - d'un "système descriptif" unique -, c'est que le répertoire d'opérations (...) est utilisé de façon chaque fois originale, en vue d'effets chaque fois spécifiques » (Adam, 1993, p. 123, c'est nous qui soulignons). Ce que confirment les portraits à première vue incomplets de Mouret et du *Bonheur* (puisqu'à la limite, on pourrait reprocher à l'auteur d'avoir omis d'explorer tel ou tel trait de caractère du personnage, ou tel ou tel département du grand magasin).

En premier lieu, nous pouvons voir dans ce grand tableau de blanc la naissance, ou la renaissance du *Bonheur* au moment de sa plus grande victoire. Nous avons l'impression d'assister au jour de baptême du grand magasin ainsi paré de blanc et de Mouret lui-même qui « rêvait d'avoir l'archevêque » (Pléiade, p. 765) dans le but de bénir sa maison, avec

la ville entière en témoin. Mouret baptisé, purgé de ses fautes donc, et accepté par le *peuple* de Denise. Le rapport entre le personnage et le lieu doit être pensé « en termes de collaboration sémiologique. » (Hamon, 1993, p. 104). « La description n'est que le lieu d'un *déplacement*, sous forme de noms de choses, de lieux ou d'objets, de qualifications psychologiques, professionnelles ou caractérielles assignables et attribuables en dernière instance aux personnages. » (Hamon, 1993, p. 105). De plus, la description est lieu et

opérateur de classement du personnage dans un espace intra-textuel construit dans le texte : l'ampleur quantitative (...) et qualitative (...) d'une description sert *aussi* à définir la place du personnage dans une hiérarchie de personnages, celle de l'œuvre tout entière ; (...) plus le personnage est le centre de descriptions étendues, plus il est important dans l'histoire. (Hamon, 1993, p. 111, c'est l'auteur qui souligne)

Ce qui permet de renforcer notre première affirmation, selon laquelle Mouret est le personnage central vu les nombreuses descriptions très élaborées du magasin, puisqu'on peut « quasiment échanger [les] qualifications [du personnage] avec celles du milieu » (Hamon, 1993, p. 106). C'est ce que Hamon appelle « effet-personnage » (Hamon, 1993, p. 104).

L'exposition de blanc est, comme nous l'avons indiqué plus tôt, l'expression des désirs de Mouret ; et la progression proprement dite des extraits que nous avons choisi d'analyser, l'expression de la personnalité et du caractère du commerçant.

Force est de remarquer la répétition du mot *blanc* à travers les blocs, qui semblent à première vue hétéroclites dans leurs thèmes, mais c'est l'emploi à répétition qui assure la lisibilité et l'homogénéité de la description. Cette dernière commence lorsque apparaît le mot *blanc*, et se termine lorsqu'il disparaît de manière définitive.

Nous nous proposons de commencer par analyser le premier bloc.

1 Ce qui arrêtait ces dames, c'était le spectacle prodigieux de la grande exposition de  
blanc. Autour d'elles, d'abord, il y avait le vestibule, un hall aux glaces claires,  
pavé de mosaïques, où les étalages à bas prix retenaient la foule vorace. Ensuite, les  
5 galeries s'enfonçaient, dans une blancheur éclatante, une échappée boréale, toute  
une contrée de neige, déroulant l'infini des steppes tendues d'hermine,  
l'entassement des glaciers allumés sous le soleil. On retrouvait le blanc des vitrines  
du dehors, mais avivé, colossal, brûlant d'un bout à l'autre de l'énorme vaisseau,  
avec la flambée blanche d'un incendie en plein feu. Rien que du blanc, tous les  
10 articles blancs de chaque rayon, une débauche de blanc, un astre blanc dont le  
rayonnement fixe aveuglait d'abord, sans qu'on put distinguer les détails, au milieu  
de cette blancheur unique. Bientôt, les yeux s'accoutumaient : à gauche, la galerie  
Monsigny allongeait les promontoires blancs des toiles et des calicots, les roches  
blanches des draps de lit, des serviettes, des mouchoirs ; tandis que la galerie  
15 Michodière, à droite, occupée par la mercerie, la bonneterie et les lainages, exposait  
des constructions blanches en boutons de nacre, un grand décor bâti avec des  
chaussettes blanches, toute une salle recouverte de molleton blanc, éclairée au loin  
d'un coup de lumière. Mais le foyer de clarté rayonnait surtout de la galerie  
centrale, aux rubans et aux fichus, à la ganterie et à la soie. Les comptoirs  
20 disparaissaient sous le blanc des soies et des rubans et des fichus. Autour des  
colonnets de fer, s'élevaient des bouillonnés de mousseline blanche, noués de  
place en place par des foulards blancs. Les escaliers étaient garnis de draperies  
blanches, des draperies de piqués et de basin alternées, qui filaient le long des  
rampes, entouraient les halls, jusqu'au second étage ; et cette montée de blanc  
25 prenait des ailes, se pressait et se perdait, comme une envolée de cygnes. Puis, le  
blanc retombait des voûtes, une tombée de duvet, une nappe neigeuse en larges  
flacons : des couvertures blanches, des couvre-pieds blancs, battaient l'air,  
accrochés, pareils à des bannières d'église ; de longs jets de guipure traversaient,  
semblaient suspendre des essaims de papillons blancs, au bourdonnement  
30 immobile ; des dentelles frissonnaient de toutes parts, flottaient comme des fils de  
la Vierge par un ciel d'été, emplissaient l'air de leur haleine blanche. Et la  
merveille, l'autel de cette religion du blanc, était, au-dessus du comptoir des  
soieries, dans le grand hall, une tente faite de rideaux blancs, qui descendaient du  
vitrage. Les mousselines, les gazes, les guipures d'art, coulaient à flot léger,  
pendant que des tulles brodés, très riches, et des pièces de soie orientale, lamée  
35 d'argent, servaient de fond à cette décoration géante, qui tenaient du tabernacle et  
de l'alcôve. On aurait dit un grand lit blanc, dont l'énormité virginale attendait,  
comme dans les légendes, la princesse blanche, celle qui devait venir un jour, toute-  
puissante, avec le voile blanc des épousées. (...) Rien que du blanc, et jamais le  
40 même blanc, tous les blancs, s'enlevant les uns sur les autres, s'opposant, se  
complétant, arrivant à l'éclat même de la lumière. Cela partait des blancs mats du  
calicot et de la toile, des blancs sourds de la flanelle et du drap ; puis, venaient les  
velours, les soies, les satins, une gamme montante, le blanc peu à peu allumé,  
finissant en petites flammes aux cassures des plis ; et le blanc s'envolait avec la  
45 transparence des rideaux, devenait de la clarté libre avec les mousselines, les  
guipures, les dentelles, les tulles surtout, si légers, qu'ils étaient comme la note

extrême et perdue ; tandis que l'argent des pièces de soie orientale chantait le plus haut, au fond de l'alcôve géante. (Pléiade, p. 768-769)

Le premier bloc s'annonce par la promenade des dames qui, tout à coup, se figent devant le magasin. La description est amenée par les indices descripteurs, dans ce cas le regard-descripteur, soit le pouvoir-voir des clientes : « Ce qui arrêta ces dames, c'était le spectacle prodigieux de la grande exposition de blanc » (Pléiade, p. 768). Tout de suite, les éléments de la nomenclature du pantonyme « magasin » annoncé plus tôt, sont amenés, un à un : *vestibule, hall, étalages, galeries, colonnettes, escaliers, rampes, voûtes*. On remarquera aussi les organisateurs énumératifs : *autour d'elles, d'abord, ensuite, bientôt, à gauche, à droite, et, puis*. Ces derniers servent à « favoriser le passage d'une suite linéaire de propositions descriptives (énumération) à la séquence (composition textuelle) » (Adam, 1993, p. 96). Adam parle ici de la « narrativisation » de la description (Adam, 1993, p. 98). Les blocs se présentent souvent comme des emboîtements de plusieurs éléments ; un terme de la nomenclature peut être « transformé en pantonyme local d'un sous-thème descriptif incorporé, emboîté dans le système global » (Hamon, 1993, p. 161). Ainsi, nous avons des listes de comptoirs, de tissus et d'articles insérés dans des sous-systèmes descriptifs « plus ou moins expansés » (Hamon, 1993, p. 161), amenés par des termes de la nomenclature qui prennent le relais en tant que pantonymes locaux et dominant telle ou telle partie du bloc. Dans ce cas, les pantonymes locaux sont assurés par les diverses galeries : la galerie Monsigny, la galerie de la Michodière et la galerie centrale. À ces derniers sont associés les divers comptoirs qui en font partie. Ainsi, l'auteur nomme la mercerie, la bonneterie et le comptoir des lainages qui se situent à la galerie Monsigny, et les comptoirs des rubans, des fichus, de la ganterie et de la soie qui

se trouvent à la galerie centrale. Il dresse, tour à tour, des listes de tissus et d'articles enchâssés ou emboîtés dans des sous-systèmes. Alors que Hamon parle de sous-systèmes, Adam parle de *thématisation* ou de *sous-thématisation*, opération par laquelle « n'importe quel élément peut se trouver, à son tour, au point de départ d'une nouvelle procédure d'aspectualisation et/ou de mise en situation (...)» (Adam, 1993, p. 115). Des thèmes et isotopies en place servent à dévoiler les désirs du personnage et à lier les listes prédictives à la nomenclature. La première, et sans doute la plus importante, est l'isotopie du religieux ; rappelons que le commerçant essaie d'appeler à lui la bonté dans le but de gagner l'estime de son entourage. Ainsi, dans ce premier bloc, les articles et tissus sont comparés, par procédés métaphoriques, à des éléments religieux ou à des éléments qui contiennent, dans leur signifiant, un sème relevant du religieux. Les couvertures et les couvre-pieds sont comparés à des « bannières d'église » (ligne 27), les dentelles « flottaient comme des fils de la Vierge » (ligne 30), l'exposition de blanc est comparée à une « religion » (ligne 31), la tente faite de rideaux blancs est comparée à un « autel » (ligne 31), puis à un tabernacle (ligne 35). Ensuite, cette même tente est décrite comme étant un « grand lit blanc » (ligne 36) qui « attendait (...) la princesse blanche (...) avec le voile blanc des épousées » (ligne 38).

Du début à la fin du bloc, le thème de la pureté et de l'innocence est rendu de manière métaphorique, liant les prédicats et les éléments de la nomenclature par des images qui rejoignent les clichés et stéréotypes : la blancheur des galeries est une « contrée de neige, déroulant l'infini de steppes tendues d'hermine », référence à la blancheur pure de l'« hermine » (lignes 4-5) ; « les draperies blanches (...) qui filaient le long des rampes » (lignes 21-22) sont une « montée de blanc [qui] prenait des ailes, (...) »

et se perdait, comme une envolée de cygnes » (ligne 24) ; le blanc des voûtes tombait comme une « nappe neigeuse en larges flacons » (ligne 25) ; les jets de guipure sont comme des « essaims de papillons blancs » (ligne 28) ; les dentelles sont des « fils de la Vierge » (ligne 29) ; « la tente faite de rideaux » (ligne 32) est « un grand lit blanc (...) qui attendait, comme dans les légendes, la princesse blanche » (lignes 36-37). Ces clichés et stéréotypes sont renforcés par des thèmes qui évoquent la pureté. La transparence, la légèreté et la clarté sont employées dans la suite prédicative pour qualifier les diverses étoffes : on parle de la « transparence des rideaux » (ligne 44) ; le blanc des mousselines est une « clarté libre » (ligne 44) ; « les guipures, les dentelles, les tulles (...) [sont] si légers, qu'ils étaient comme la note extrême et perdue (...) » (lignes 45-46).

On pourrait voir, dans la progression de la séquence, la tactique du commerçant ou le plan d'attaque du personnage qui désire, à tout prix, posséder Denise, sa plus grande victoire. Dans l'incipit de la séquence descriptive, le monstre retient l'attention des clientes dévotes, il les éblouit et à les met en transe par cette « blancheur unique ». C'est alors qu'il se dévoile à elles doucement ; l'auteur emploie la symbolique de la pureté virginale, blancheur typique de la première nuit de noces, pour attirer la femme comme on attire, et c'est le cas de le dire, la jeune vierge. À la manière d'un jeune époux, il lui offre toute la sécurité du nid de l'initiation dans le but éventuel de la posséder, mais sans la brusquer et sans qu'elle s'en aperçoive, avant de passer à l'ultime étape de sa destruction et de sa ruine totale (lignes 36 à 38). En fait, à la fin de cet épisode, la cliente est décrite comme étant « dépouillée, violée, [elle] s'en allait à moitié défaite, avec la volupté assouvie et la sourde honte d'un désir contenté au fond d'un hôtel louche. » (Pléiade, p. 797)

Il convient de rappeler que la description est non seulement l'endroit où le caractère du personnage se dévoile et se précise au lecteur, mais aussi une technique narrative employée par l'auteur pour annoncer ou retarder l'action ; ainsi donc, les événements de ce dernier chapitre du roman s'entrecroisent avec les blocs descriptifs pour amener le lecteur à la scène finale de l'union de Mouret et de Denise par le lien matrimonial. Dans le premier bloc descriptif, que nous venons de citer, s'insère l'annonce de la première séquence narrative de l'épisode. Dans ce chapitre, le lecteur est témoin de deux séquences, soit l'arrestation pour vol à l'étalage de Mme de Boves et l'intégration définitive de Denise Baudu au *Bonheur* par le mariage. À ce propos, n'oublions pas que, tout au long du roman, l'intégration de la jeune vendeuse est un processus long et difficile. Denise quitte le magasin plus d'une fois, et, même après y être retournée, il est toujours question de son départ, et ce jusqu'au dernier chapitre.

Mme de Boves arrive au magasin avec sa fille Blanche. Nous ne croyons pas que l'emploi de ce prénom soit ici un hasard ; en fait, la jeune fille est mariée depuis un mois seulement de sorte que son prénom entretient un lien direct avec le grand lit blanc décrit plus haut, et avec le thème de la pureté. Mais il présente un contraste avec le vice caché de sa mère, piégée à la fin du roman. Ce jour-là, elle prend sa jeune fille en protectrice, comme si elle prévoyait son arrestation : « Eh bien ! c'est cela, déclara celle-ci [Mme de Boves]. Moi, j'ai affaire au premier... Viens-tu Blanche ? » (Pléiade, p. 771). La dualité de Mouret, à la fois âme honnête à la recherche d'estime et de pardon et maître manipulateur, est symbolisée par ces deux personnages que l'on suit jusqu'à la fin de l'épisode. Mme de Boves, qui incarne le vice, se cache derrière sa fille tout comme, sous des allures de bonne foi, Mouret attire la femme pour la voler, la violer et la posséder.

Le deuxième bloc descriptif s'annonce par l'arrivée de Bourdoncle et de Mouret :  
 « Ils sortirent et commencèrent leur inspection de l'après-midi, au milieu des rayons encombrés de foule. » (Pléiade, p. 775). Le thème de l'innocence est cette fois plus pointu. Non seulement on évoque la tradition religieuse, mais, en plus, on fait référence à l'enfant pour attiser l'effet de pureté, désir conscient de Mouret :

Le rayon avait sorti tous ses articles blancs, et c'était là, comme partout, une débauche de blanc, de quoi vêtir de blanc une troupe d'Amours frileux : des paletots en draps blancs, des robes en piqué, en nansouk, en cachemire blanc, des matelots et jusqu'à des zouaves blancs. Au milieu, pour le décor et bien que la saison ne fût pas venue, se trouvait un étalage de costumes de première communion, la robe et le voile de mousseline blanche, les souliers de satin blanc, une floraison jaillissante, légère, qui plantait là comme un bouquet énorme d'innocence et de ravissement candide. (Pléiade, p.775)

On remarque ici un jeu d'équivalence : la liste de termes techniques, illisibles dans la première phrase (*piqué, nansouk, matelots, zouaves*), est neutralisée par le costume de première communion décrit en des termes puisés dans le vocabulaire disponible du lecteur. On ne s'étonnera pas que ce comptoir soit celui où travaille Denise. Et par la fonction anthropomorphique de la description, la jeune fille devient ce « bouquet d'innocence » : la métaphore qui sert de prédicat au vêtement de première communion est attribuée au personnage. Dans cette même description, l'évocation de l'enfant se rattache à l'arrivée des frères cadets de Denise, absents depuis plusieurs chapitres et dont la présence ici servira de premier pivot à la deuxième séquence narrative :

Mais il [Jean] s'arrêta, et Denise en se tournant pour voir ce qui l'intimidait, aperçut Mouret derrière eux. Depuis un instant, il la regardait faire son ménage de petite mère entre les deux gaillards, les grondant et les embarrassant, les contournant comme des bébés qu'on change de linge. (Pléiade, p. 777)

Tout de suite, Mouret ordonne à Denise de monter à son cabinet, après la vente, pour parler de son départ. Plus tard, il se demande : « À quelle poussée [avait-il] donc cédé en la voyant avec ses frères ? » (Pléiade, p. 777) Rappelons-nous l'extrait du deuxième bloc descriptif cité ci-haut : n'est-ce pas justement au « bouquet énorme d'innocence et de ravissement candide » (Pléiade, p. 775) que forment Denise et ses frères qu'il succombe ? N'est-ce pas cet amour sincère, inconditionnel et désintéressé qui lui fait perdre ses moyens pendant un court moment ? Mais Mouret, que « ce rendez-vous donné irritait maintenant » (Pléiade, p. 777) se ravise et dans le troisième bloc descriptif réapparaît sa véritable nature dissimulée jusqu'ici sous un semblant d'innocence. La dualité dont nous avons parlé se révèle alors ; le manipulateur par excellence joue toutes ses cartes ; son érotisme ne tarde pas à refaire surface et il succombe au manège de la séduction comme à une mauvaise habitude tentatrice. D'où la longueur et la richesse de ce troisième bloc descriptif, où se manifestent les traits authentiques du personnage.

- 1 Tout le linge de la femme, les dessous blancs qui se cachent, s'étalait dans une suite de salles, classé en divers rayons. Les corsets et les tournures occupaient un comptoir, les corsets cousus, les corsets à taille longue, les corsets cuirasses, surtout les corsets de soie blanche, éventailés de couleur, dont on avait fait ce jour-là un
- 5 étalage spécial, une armée de mannequins sans tête et sans jambes, n'alignant que des torsos, des gorges de poupées aplaties sous la soie, d'une lubricité troublante d'infirme ; et, près de là, sur d'autres bâtons, les tournures de crin et de brillanté prolongeaient ces manches à balai en croupes énormes et tendues, dont le profil prenait une inconvenance caricaturale. Mais ensuite, le déshabillé galant
- 10 commençait, un déshabillé qui jonchait les vastes pièces, comme si un groupe de jolies filles s'étaient dévêtues de rayon en rayon, jusqu'au satin nu de leur peau. Ici, les articles de lingerie fine, les manchettes et les cravates blanches, les fichus et les cols blancs, une variété infinie de fanfreluches légères, une mousse blanche qui s'échappait des cartons et montait en neige. Là, les camisoles, les petits corsages,
- 15 les robes du matin, les peignoirs, de la toile, du nansouk, des dentelles, de longs vêtements blancs, libres et minces, où l'on sentait l'étirement des matinées paresseuses, au lendemain des soirs de tendresse. Et les dessous apparaissaient, tombaient un à un : les jupons blancs de toutes les longueurs, le jupon qui bride le genou et le jupon à traîne dont la balayeuse couvre le sol, une mer montante de

20 jupons, dans laquelle les jambes se noyaient ; les pantalons en percale, en toiles, en piqué, les larges pantalons blancs où danseraient les reins d'un homme ; les chemises enfin, boutonnées au cou pour la nuit, découvrant la poitrine le jour, ne tenant plus que par le calicot, en toile d'Irlande, en batiste, le dernier voile blanc qui glissait de la gorge, le long des hanches. C'était, aux trousseaux, le déballage  
 25 indiscret, la femme retournée et vue par le bas, depuis la petite bourgeoise aux toiles unies, jusqu'à la dame riche blottie dans les dentelles, une alcôve publiquement ouverte, dont le luxe caché, les plissés, les broderies, les valenciennes, devenait comme une dépravation sensuelle, à mesure qu'il débordait davantage en fantaisies coûteuses. La femme se rhabillait, le flot blanc de cette  
 30 tombée de linge rentrait dans le mystère frissonnant des jupes, la chemise raidie par les doigts de la couturière, le pantalon froid et gardant les plis du carton, toute cette percale et toute cette batiste mortes, éparées sur les comptoirs, jetées, empilées, allaient se faire vivantes de la vie de la chair, odorantes et chaudes de l'odeur de l'amour, une nuée blanche devenue sacrée, baignée de nuit, et dont le moindre  
 35 envollement, l'éclair rose du genou aperçu au fond des blancheurs, ravageait le monde. Puis, il y avait encore une salle, les layettes, où le blanc voluptueux de la femme aboutissait au blanc candide de l'enfant : une innocence, une joie, l'amante qui se réveille mère, des brassières en piqué pelucheux, des béguins en flanelle, des chemises et des bonnets grands comme des joujoux, et des robes de baptême, et des  
 40 pelisses de cachemire, le duvet blanc de la naissance, pareil à une pluie fine de plumes blanches. (Pléiade, p. 780-781)

Ainsi donc, à la manière d'un chasseur surveillant sa proie, Mouret sort son arme tranquillement et prudemment ; la séduction et la manipulation s'éveillent en lui. Le pouvoir-voir, ou plus précisément le désir fervent de la famille Boutarel servent ici à introduire le prochain bloc, et mine de rien nous conduit insensiblement vers les dessous de femme : « (...) pendant que la demoiselle s'absorbait dans une étude approfondie des pantalons, la mère avait disparu, ayant elle-même le caprice d'un corset » (Pléiade, p. 799).

C'est l'érotisme qui pointe dans ce tableau jusque-là chaste et pur comme l'enfant, qui se dévoile comme une femme se dévoile, derrière les portes fermées où on peut tantôt la deviner, nue, tantôt l'entrevoir par éclairs : « (...) dans le battement rapide de la porte,

des visions de dames en chemise et en jupon, le cou nu, les bras nus, des grasses dont la chair blanchissait, des maigres au ton de vieil ivoire. » (Pléiade, p. 780).

Remarquons la manière brutale dont l'auteur érotise davantage le corps féminin ; en plus de le présenter à moitié dévêtu, il supprime les têtes et les jambes pour mieux mettre en valeur le torse. On pourrait y lire la brutalité de Mouret, l'expression de sa colère ou de sa vengeance dans son impuissance à posséder Denise, tout juste après l'avoir vue former avec ses frères un trio d'innocence. Dans son emportement il dépersonnalise la femme, la diminue et la réduit à un objet sexuel.

Le pantonyme « linge de la femme » est annoncé dès la première phrase, et les éléments de la nomenclature sont tout de suite énumérés. Dans ce bloc, comme dans le premier, les termes de la nomenclature fonctionnent comme des pantonymes locaux pour embrayer une nouvelle série d'articles. Nous avons la nomenclature principale : *corsets, tournures, déshabillés, lingerie fine, dessous et layettes. Jupons, pantalons et chemises* sont emboîtés dans les *dessous*, et *brassières, béguins, bonnets, robes de baptêmes et pelisses*, dans les *layettes*. L'auteur emploie systématiquement la description de type V, c'est-à-dire une suite de termes sans prédicats qui s'apparente à l'inventaire ou au catalogue de vente. Ainsi, quand nous avons un pantonyme local et un sous-système, nous trouvons des listes : « Les corsets et les tournures occupaient un comptoir, les corsets cousus, les corsets à taille longue, les corsets cuirasses, surtout les corsets de soie blanche (...) » (lignes 2-4). Le prédicat, ou dans ce cas la locution prédicative, suit cette liste et est choisie « systématiquement dans [le] même champ de référence » (Hamon, 1993, p. 153) : l'activité sexuelle de la femme. La description évoque, tour à tour, les vêtements connotant les gestes amoureux correspondants. Les manches à balai sur lesquels on avait

attaché les tournures ressemblent à des « croupes énormes et tendues » (ligne 8) ; les déshabillés jonchent les pièces « comme si un groupe de jolies filles s'étaient dévêtues de rayon en rayon » (ligne 11) ; des camisoles, corsages, robes du matin, peignoirs et vêtements longs, on « sentait l'étirement des matinées paresseuses, au lendemain des soirs de tendresse » (ligne 17) ; les dessous « tombaient un à un » (ligne 18) ; les chemises sont « boutonnées au coup pour la nuit, découvrant la poitrine le jour » (ligne 22) ; le voile « glissait de la gorge, le long des hanches » (ligne 24) ; aux trousseaux, c'est « la femme retournée et vue par le bas » (ligne 25) ; « la femme se rhabillait » (ligne 29) de jupes, chemises et pantalons ; la percale et les batistes « allaient se faire vivantes de la vie et de la chair, odorantes et chaudes de l'odeur de l'amour » (ligne 33) ; à la salle des layettes « l'amante (...) se réveille mère » (ligne 38). Le thème de la sexualité impudique, tissé aux locutions prédictives, est tout à fait opposé à celui de la pureté et de l'innocence du premier bloc. On trouve des expressions choisies dans ce même champ thématique servant à révéler les désirs inconscients de Mouret : « lubricité troublante » (ligne 6), « inconvenance caricaturale » (ligne 9), « satin nu de leur peau » (ligne 11), « luxe caché » (ligne 27), « dépravation sexuelle » (ligne 28), « fantaisies coûteuses » (ligne 29), « mystère frissonnant » (ligne 30), « la vie de la chair » (ligne 33), « odorantes et chaudes de l'amour » (ligne 33), « odeur de l'amour » (ligne 33).

Étourdi par ce spectacle, le lecteur retombe dans la séquence narrative : « d'un comptoir à l'autre, les commérages soufflaient plus fort, au travers du flot sans cesse épaissi des clientes » (Pléiade, p. 785). La progression dramatique s'intensifie, on se demande encore si Denise quittera le *Bonheur*, mais l'auteur insère de nombreuses descriptions pour retarder le dénouement ; il nous promène à travers le rayon des fleurs et

des plumes (p. 787), le rayon de la parfumerie (p. 788), le salon de lecture (p. 790), les dentelles (p.790).

Toute la suite du chapitre étant axée sur le vol à l'étalage de Mme de Boves, l'auteur abandonne les descriptions et le thème du blanc, et relègue provisoirement Denise et Mouret à l'arrière-plan. On dirait que tout sert à retarder le dénouement de la deuxième séquence narrative ; la première, celle de l'arrestation pour vol à l'étalage ne servirait qu'à égarer le lecteur, et, comme nous l'avons démontré, rappeler la dualité de Mouret symbolisée par le vice de Mme de Boves d'une part, et, d'autre part, la pureté de sa fille Blanche. Nous remarquons que les descriptions de blanc accompagnent la séquence narrative de Mouret et Denise. La disparition du blanc semble donc volontaire, puisque les deux personnages disparaissent aussi. Or, dès l'arrestation de la dame, le blanc réapparaît dans toute sa force, au moment ultime, celui de l'union de la vendeuse et du commerçant.

(...) la grande exposition de blanc prenait une splendeur féérique d'apothéose, sous cet éclairage nouveau. Il sembla que cette colossale débauche de blanc brûlait elle aussi, devenait lumière. (...) Il n'y avait plus que cet aveuglement, un blanc de lumière où tous les blancs se fondaient, une poussière d'étoiles neigeant dans la clarté blanche. (Pléiade, p. 796-797).

Et cet aveuglement serait l'annonce de la réapparition de l'éternelle pureté elle-même, Denise, appelée à rencontrer son vainqueur, Mouret, au bureau où il l'attend « dans le million ». L'union se produit au milieu de toute cette richesse, et on ne s'étonnera pas qu'il ne soit plus question du *Vieil Elbeuf* ou des autres boutiquiers, écartés de l'esprit de tous, même celui du lecteur étourdi lui aussi par cette unique blancheur.

Le dernier extrait constitue l'étape de reformulation, servant à marquer la fin d'une description par la reprise du thème-titre. Dans ce cas, la reformulation se fait à partir des éléments du premier bloc descriptif, constitutifs de l'étape de la mise en ancrage (lignes 6-11). L'élément sémantique identificateur est l'unique, ce qui est singulier de par sa grandeur ou son caractère exceptionnel - exceptionnellement grand ou exceptionnellement magnifique ; il lie les paragraphes de la reformulation et de la mise en ancrage. Nous remarquons la proximité sémantique des termes, à première vue hétéroclites, de *énorme vaisseau*, *unique*, *colossal*, *astre*, *apothéose* et *splendeur féerique*. Le prédicat *colossal* apparaît dans les deux extraits, employé comme adjectif dans l'incipit de la séquence descriptive et comme nom à la fin. De plus, la répétition de *débauche*, lié à la liste des termes relevés, sert, lui aussi, la reformulation ; *unique* relève du purement exceptionnel, *colossal* relève de l'exceptionnellement grand, du monumental, du titanesque, *apothéose* relève de l'épanouissement ultime, *astre*, du céleste, et *débauche* de ce qui est tellement grand, tellement énorme, qu'il tombe dans le luxe, l'excès, et la démesure de la débauche. Le pantonyme *grande exposition de blanc* est identique dans les deux paragraphes. Il « (...) assure la permanence et la continuité de l'ensemble, servant de terme à la fois régisseur, synchrétique, mis en facteur commun mémoriel de l'ensemble du système (...) » (Hamon, 1993, p. 127).

Notre hypothèse selon laquelle le succès de Mouret passait par la femme nous semble justifiée, dans la mesure où ce dernier réussit à gagner l'estime en achetant encore une autre femme, LA femme. Et ce, afin de réussir son évolution personnelle.

(...) where low profits and high volume are the rule, where desire is created by advertising, where woman is the source of success, the commerce of the future in a word. This antithesis is constantly expressed in terms of Darwinian struggle, that is,

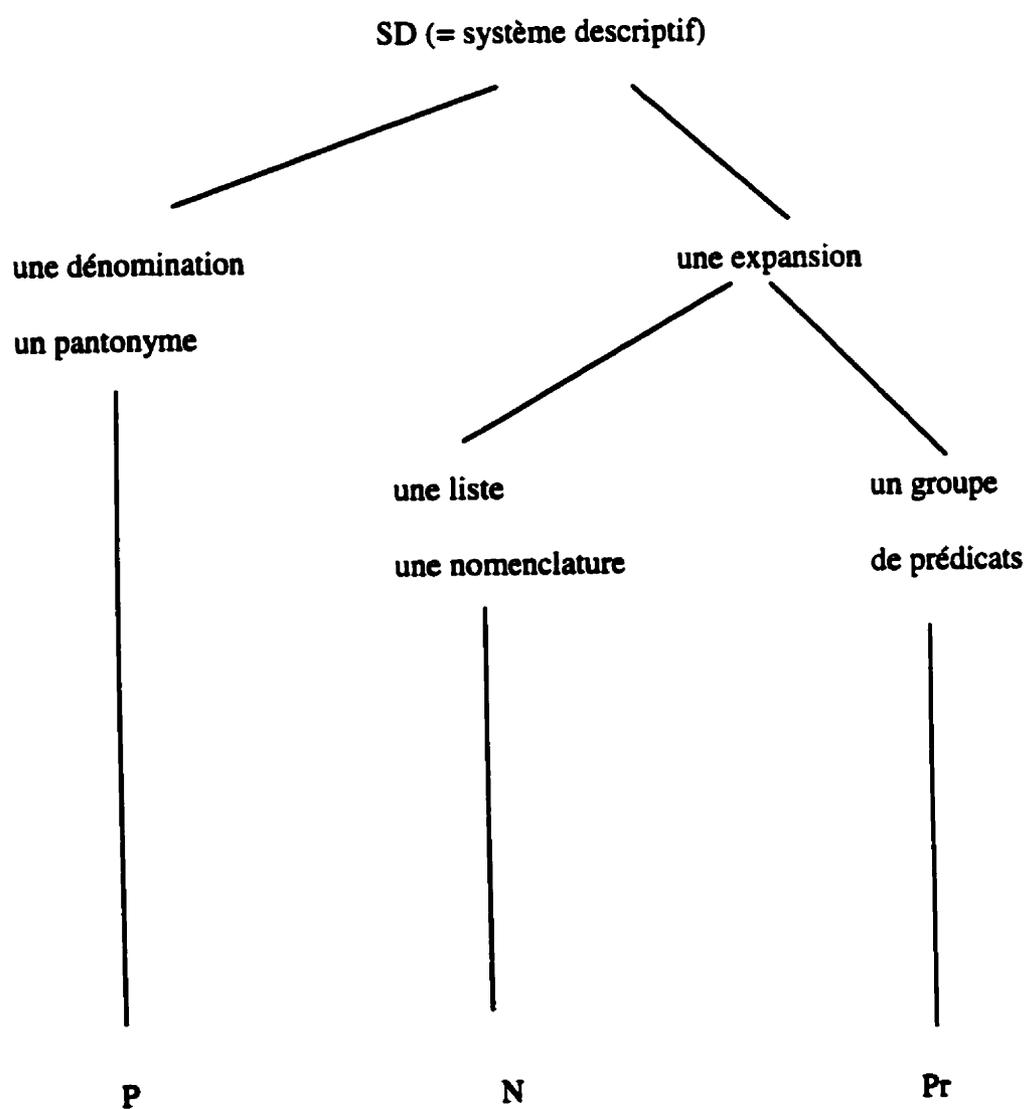
in terms of life and death, *with life depending on death and the dead feeding the living*. (Niess, 1978, p. 133, c'est nous qui soulignons)

Cette dernière affirmation est d'autant plus vraie dans ce roman : la mort de Mme Hédoin lui apporte la fortune initiale, l'emprise sur les clientes (l'auteur les décrit souvent dans leur état meurtri et vaincu) lui vaut le million, et l'appropriation de Denise sert à rehausser son image, aux yeux des autres et à ses propres yeux. Cependant, la mort de Denise est allégorique en ce sens qu'elle incarne une nouvelle Denise. Une Denise faisant maintenant partie du *peuple* de Mouret. Elle oublie son oncle, le monde de la petite boutique, c'est-à-dire son *peuple*, et semble les avoir enterrés à tout jamais au moment de l'enterrement réel de Geneviève.

Mouret accède donc à la quatrième étape des besoins de base, soit la quête du respect et de l'estime, mais encore, en restera-t-il prisonnier puisque la satisfaction de ce besoin lui provient, tout comme la sécurité financière que lui apporte Mme Hédoin au moment de sa mort, d'une femme, et non de lui-même. Du point de vue de la théorie de Maslow et de notre hypothèse, l'heureux veuvage de Mouret s'est avéré un piège plus qu'une grâce en raison de ces « raccourcis » et on peut se demander s'il en sera de même avec Denise.

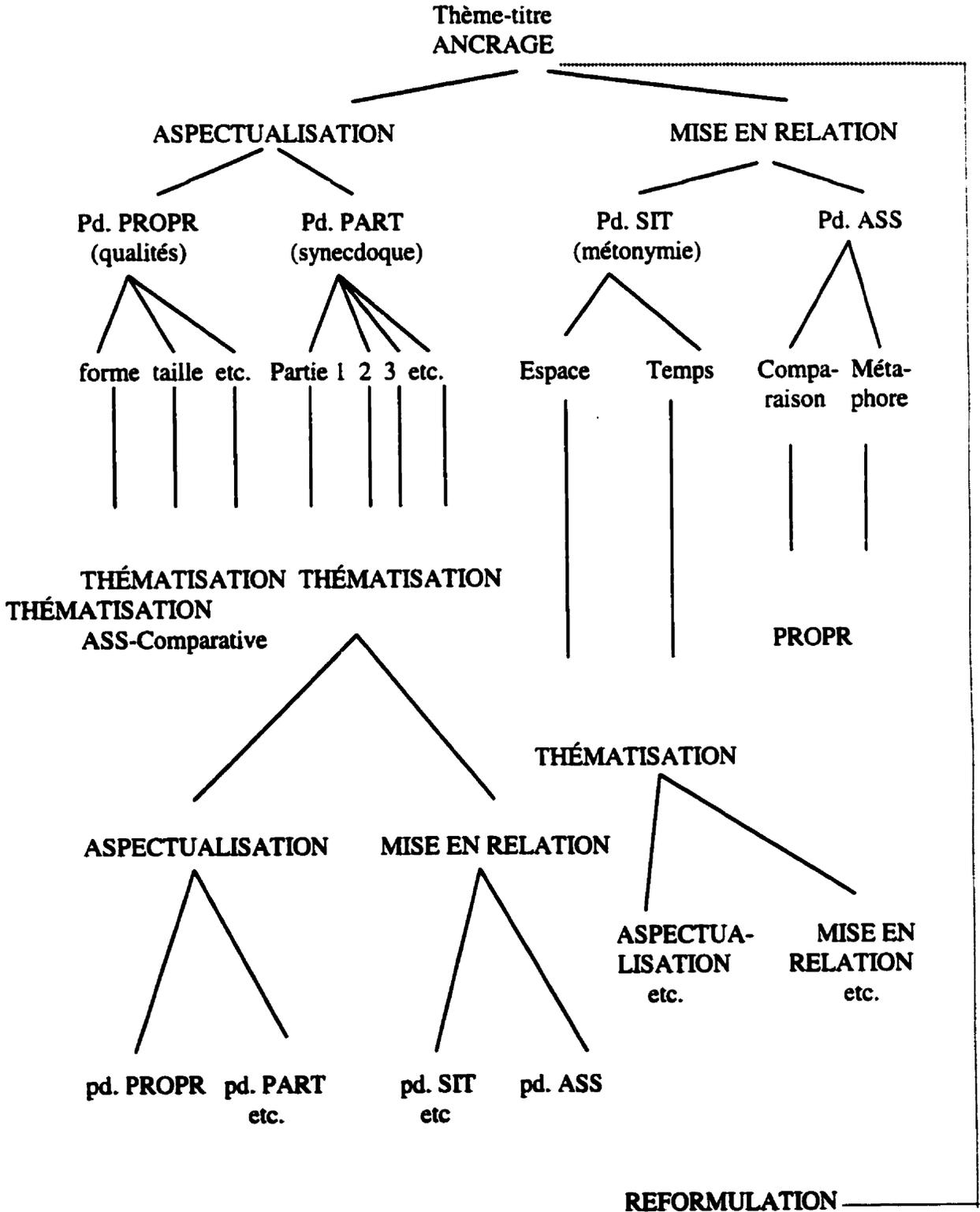
Annexe I

## 1. La version du système descriptif de Philippe Hamon. (Molino, 1992, p. 365)



Annexe 2

La version du système descriptif de Adam. (Adam, 1993, p. 115)



## Notes

<sup>1</sup> J.-M. Adam, *La description*, p. 4. Désormais, les renvois à ce livre seront indiqués par le nom de l'auteur et la date de parution du livre : Adam, 1993.

<sup>2</sup> P. Hamon, *Du descriptif*, p. 9. Désormais, les renvois à ce livre seront indiqués par le nom de l'auteur et la date de parution du livre : Hamon, 1993.

<sup>3</sup> P. Hamon, « Qu'est-ce qu'une description ? », p. 465. Désormais, les renvois à cet article seront indiqués par le nom de l'auteur et la date de parution de l'article : Hamon, 1972.

<sup>4</sup> Pour une explication plus précise, voir les schémas 1 et 2 de Jean-Michel Adam dans *La description*, pp. 34 et 36-37. Il dresse la liste des types de descriptions selon les auteurs, d'Erasmus à Fontanier, de la Renaissance au début du XIXe siècle, pour le schéma 1, et, dans le schéma 2, de Noël & La Place à Besson, depuis le XIXe siècle jusqu'à nos jours.

<sup>5</sup> À ce sujet, voir le troisième chapitre dans *La description* de Jean-Michel Adam où il illustre, à partir de l'historique du *locus amoenus* et du *portrait*, la survivance de ces deux catégories.

<sup>6</sup> Voir l'introduction de Philippe Hamon dans *Du descriptif* sur la nuance qu'il fait entre *description* et *descriptif*.

<sup>7</sup> J. Molino, « Logiques de la description », p. 370. Désormais, les renvois à ce titre seront indiqués par le nom de l'auteur et la date de parution de l'article : Molino, 1992.

<sup>8</sup> J. Leclerc, *Qu'est-ce que la langue ?* p. 215. Désormais, les renvois à ce livre seront indiqués par le nom de l'auteur et la date de parution du livre : Leclerc, 1989.

<sup>9</sup> M. Riffaterre, « Système d'un genre descriptif ». On observe une tendance « d'exclusion forcée » dans le système de Riffaterre. Il se limite à un seul genre, soit la poésie didactique et encore, à l'intérieur de cette limite, doit-il se limiter, puisque la définition qu'il donne « exclut beaucoup de poèmes didactiques. (...) le sous-genre *géorgique*, par exemple. Elle exclut (...) la poésie dite scientifique (...). Elle exclut les *local (topographical) poems* (...). Elle exclut (...) les textes qui décrivent autre chose que la Nature (...) » (p.17). Le système de Riffaterre semble être créé sur mesure, pour un nombre très limité de textes seulement.

<sup>10</sup> H. Mitterand, « Au Bonheur des Dames, étude », *Les Rougont-Macquart histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*, p. 1673. Désormais, les renvois à ce chapitre seront indiqués par le nom de l'auteur et la date de parution du livre : Mitterand, 1964.

<sup>11</sup> Comme la suite du travail est fortement concentrée sur le rôle de la description, il est fortement recommandé de relire la page dix portant sur cet aspect du sujet.

<sup>12</sup> S. C. Cloninger, *Theories of Personality*, p.276. Désormais, les renvois à ce livre seront indiqués par le nom de l'auteur et la date de parution du livre : Cloninger, 1993.

<sup>13</sup> É. Zola, *Au Bonheur des Dames*, p. 803. Désormais, les renvois à ce titre seront indiqués par le nom de la collection et la date de parution : Pléiade, 1964.

<sup>14</sup> M. Bouvier-Ajam, « Zola et les magasins de nouveautés (Au Bonheur des Dames) », p. 52. Désormais, les renvois à cet article seront indiqués par le nom de l'auteur et la date de parution de l'article : Bouvier-Adam, 1968.

---

<sup>15</sup> D. Jullien, « Cendrillon au grand magasin *Au bonheur des dames* et *Le Rêve* », p. 98. Désormais, les renvois à cet article seront indiqués par le nom de l'auteur et la date de parution de l'article : Jullien, 1995.

<sup>16</sup> R. J. Niess, « Zola's *Au Bonheur des Dames* : the making of a symbol », p. 131. Désormais, les renvois à ce titre seront indiqués par le nom de l'auteur et la date de parution de l'article : Niess, 1978.

<sup>17</sup> A. Kahanov, « Une icône dans l'œuvre de Zola : le portrait de Mme Hédoin dans *Au Bonheur des Dames* », p. 133. Désormais, les renvois à cet article seront indiqués par le nom de l'auteur et la date de parution de l'article : Kahanov, 1995.

<sup>18</sup> H. Bénac, *Le dictionnaire des synonymes*, « pur », p. 760.

## Bibliographie

### 1. Ouvrages cités

- ADAM, Jean-Michel, *La description*, Paris, PUF, 1993, « Que sais-je ? », 128 p.
- BÉNAC, Henri, *Le dictionnaire des synonymes*, Paris, Hachette, 1982, 1026 p.
- BOUVIER-AJAM, Maurice, « Zola et les magasins de nouveautés (Au Bonheur des Dames) », *Europe - Revue littéraire mensuelle*, 468-469 (1968), p. 47-54.
- CLONINGER, Susan C., *Theories of Personality : Understanding Persons*, Prentice-Hall, New Jersey, 1993, 554 p.
- HAMON, Philippe, « Qu'est-ce qu'une description ? », *Poétique*, III-12 (1972), p. 465-485.
- HAMON, Philippe, *Du descriptif*, Paris, Hachette Supérieur, 1993, « HU. Recherches littéraires », 247 p.
- JULLIEN, Dominique, « Cendrillon au grand magasin *Au Bonheur des Dames* et *Le Rêve* », *Les cahiers naturalistes*, 67 (1995), p. 97-105.
- KAHANOV, Alfred, « Une icône dans l'œuvre de Zola : le portrait de Mme Hédoïn dans *Au Bonheur des Dames* », *Les cahiers naturalistes*, 1995.
- MITTERAND, Henri, *Les Rougont-Macquart histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*, Paris, Gallimard, 1964, « Bibliothèque de la Pléiade », 1958 pages.
- MOLINO, Jean, « Logiques de la description », *Poétique*, XXIII (1992), p. 363-382.
- LECLERC, Jacques, *Qu'est-ce que la langue ?*, deuxième édition, Mondia, Laval, 1989, 460 p.
- NISS, Robert J., « Zola's *Au Bonheur des Dames* : the Making of a Symbol », *Symbolism and Modern Literature*, ed. Marcel Tetel, Duke University Press, N.C., 1978, p.130-105.

## 2. Ouvrages consultés

- ADAM, Jean-Michel, « Approche linguistique de la séquence descriptive », in Petitjean A. (dir.), « Les textes descriptifs », *Pratiques*, 55 (1987), p. 3-27.
- BART, Benjamin F., " Non-Physical Sexuality in Emile Zola's Women ", *L'hénaurme siècle*. (ed. Will L. McLendon), Carl Winter Universitätsverlag : Heidelberg, 1984, p.145-153.
- BESSIÈRE, Jean, *L'ordre du descriptif*, Paris, PUF, 1988, 252 p.
- GUIRAUD, Pierre, *La sémantique*, Paris, PUF, 1969, « Que sais-je ? », 126 p.
- HENNESSY, Susan S., « La maternité stérile : une analyse des mères spirituelles dans *Au Bonheur des Dames*, *La joie de vivre*, *Le rêve et l'argent* », *Excavatio*, 2, Automne 1993, p. 103-109.
- NELSON, Brian, « Désir et consommation dans *Au Bonheur des Dames* », *Les cahiers naturalistes*, 42 (70) : 19-34, 1996.
- RENNIE, Nicholas, « Benjamin and Zola : Narrative, the Individual, and Crowds in an Age of Mass Production », *Comparative Literature Studies*, 33 (4), 1996, p. 396-413.
- RIFFATERRE, Michael, « Système d'un genre descriptif », *Poétique*, III-9 (1972), p. 13-30.
- ZOLA, Émile, *Le roman expérimental*, Paris, Garnier-Flammarion, 1971, 369 p.

**Texte de création :**

***EXILÉE***

- Tu ouvres...

Au bas de l'escalier long et étroit, Névine se défaisait tant bien que mal de ses bottes avec ses pieds, pendant qu'elle tenait des sacs en plastique lourds, prêts à céder sous le poids du marché de la semaine. La porte du haut de l'escalier s'ouvrit à peine. Elle resta ouverte, à un petit angle, comme si un coup de vent l'avait poussée. Elle montait les marches, haletante et épuisée.

- Tu te forces ..., laissa-t-elle échapper d'un souffle court.

- Mon omelette brûlait ..., dit Mathieu.

Cette fois, la porte s'ouvrit violemment, manqua atteindre Névine déjà rendue au haut de l'escalier. Elle se rebiffa et poursuivit son chemin. Il voulut l'aider et lui tendit les bras, indolemment. Elle lui donna un des paquets, juste pour dire, sans même acquiescer à son geste et entra dans l'appartement enfumé.

- Tu pouvais ouvrir une fenêtre.... On étouffe...

Dans la cuisine, une fumée grise emplissait la pièce. Elle tourna la tête vers le bruit de pétilllement qui parvenait de l'évier. C'était le poêlon brûlé, avec, au fond, le restant de la 'égua, cette omelette orientale ratée sur laquelle Mathieu avait laissé couler l'eau. Une

odeur désagréable de friture d'ail, d'oignon, de persil et d'oeufs agaçait la jeune femme et lui fit froncer les sourcils. La 'égua était peut-être la seule chose qui restait de sa culture égyptienne et qui plaisait à Mathieu. Découragée devant le bordel qu'elle apercevait seulement à cet instant-là, elle posa les sacs par terre, parmi les épluchures d'oignons.

Elle vit le désordre: un désordre plutôt normal, accumulé depuis des jours. Sur le comptoir, il y avait les assiettes empilées de la semaine, des couteaux recouverts de beurre et de marmelade des petits déjeuners pris à la course, des tasses dont les parois étaient tachées de café. Sur le poêle, des casseroles vides où restaient collés des grains de riz et une sauce aux légumes et aux tomates. Et partout, des miettes de pain, des épluchures d'orange, des pots d'épices pas rangés.

Mais sous ce désordre il y en avait un autre. Un chaos qui s'était progressivement installé durant des mois et qu'elle ne voyait pas. Des objets qui semblaient vieillir et dont personne ne s'occupait. À la fenêtre, il y avait un essuie-tout sur lequel restaient du persil haché et des feuilles d'estragon mis à sécher, mais qui semblaient disparaître entre les va-et-vient et qui se retrouvaient le plus souvent sur le plancher. Une grande partie s'en trouvait au coin, dans l'amas d'ordures que quelqu'un avait balayé mais n'avait pas pris la peine de ramasser. Dans un autre coin, un seau qu'une personne avait sans doute sorti pour faire le ménage, mais qu'elle oublia bien vite, ayant été distraite par un coup de téléphone ou une autre chose de cette nature. Le seau demeurait là avec à l'intérieur une guenille ratatinée. Ailleurs, appuyées contre un mur, quelques chaises pliantes qui avaient servi à un dîner et qu'on omit de ranger. Dans un panier, des serviettes et des napperons tachés que jadis Névine prenait le temps de laver, repasser et plier.

Cela faisait déjà un an que son père était mort et que son mariage avec Mathieu n'allait plus. Ils vivaient depuis lors dans un dérangement que ni lui ni elle ne voyaient vraiment. Mathieu était technicien en informatique et Névine était traductrice à la pige. Ils partageaient leur temps entre le travail et la maison et fréquentaient peu de gens, à part une amie qu'ils avaient en commun. La famille n'était pas présente non plus. Névine s'était détachée de la sienne depuis longtemps et Mathieu n'avait plus que sa mère qui vivait en Floride. Ils avaient mené une vie assez solitaire tout au long de leur cinq ans de mariage. Rien ne dérangeait leur vie. Mais depuis la mort de son père, entre les coups de téléphone et les cérémonies religieuses, les liens familiaux de Névine s'étaient fatalement resserrés. Elle évitait quand même de retourner chez sa mère, y allant seulement lorsque cela était nécessaire.

Un an était passé. Un an depuis les visites, les retrouvailles, les souvenirs de son enfance. Un an était passé et, pourtant, tout lui semblait trop proche. Il avait suffi d'un appel de sa mère pour qu'elle se sente à nouveau engloutie par ces lieux et ces gens : le vieux quartier, la maison où elle avait grandi, les voisins, tout ce milieu auquel elle n'appartenait plus. C'était comme si son père venait de mourir à nouveau ; comme s'il revenait la hanter.

Elle regarda l'heure, crut voir qu'il était déjà une heure trente cinq alors que sa mère les attendait pour midi. Elle se sentit coupable à l'idée qu'ils étaient en retard, mais fut vite soulagée que le temps ait décidé pour elle. Entre le ménage et le temps de se rendre chez sa mère, il serait déjà beaucoup trop tard. Elle regarda l'heure à nouveau. Il était en fait midi trente cinq. Elle ne réagit pas, égarée un moment dans les méandres du temps. Il était inutile de se mentir. Elle se résigna donc à l'idée qu'il fallait partir.

- Habille-toi.

- Pour quoi faire ?

- On va à Laval, dit-elle lasse. Ma mère a téléphoné, elle nous invite.

- Quand ça.

Elle ne répondit rien. Elle se dirigea vers la console qui supportait le téléphone et d'un geste léger du doigt, elle pesa sur le bouton d'écoute pour faire entendre les messages à son mari et alla à la chambre. Parmi les voix dures et pressées de clients et de collègues, parmi les messages brefs et pragmatiques, séparés par des timbres sonores, un autre timbre, puis rien. Seule une présence. Le son ténu d'un souffle, le bruit aigu d'une touche de clavier qui s'enfonce par erreur, et enfin la voix qui se décide : « ... Oui ... Bonjour ... C'est un message pour Névine.... Névine.... C'est maman.... ». Le reste était en arabe.

Elle reconnaissait cette timidité, la sotte honte de sa mère et de toutes les veuves de ce bout du monde. La honte d'appeler, la honte de déranger. Elle avait passé une grande partie de sa vie au Canada, mais gardait cette réserve orientale. Une réserve qui lui attirait davantage de respect, mais qui lui valait des moments de grande solitude ; une chose qui causait entre la mère et la fille maintes chicanes sur la réserve comme vertu féminine. Mais, une force plus forte que la parole, avec un pouvoir plus puissant que la discussion, les faisait taire : « Une femme sans réserve n'est pas une femme. J'ai épousé ta mère pour ça. »

- Bon, alors on y va.

- Tu veux y aller ? dit-elle sur un ton surpris.

- Oui. Ben oui. On y va. Ça me tente.

Mathieu devenait bizarrement enjoué lorsque sa belle-mère les appelait ou qu'elle les invitait. Son air tout à coup gai et léger rappelait à Névine comment, jadis, elle comparait le regard de son mari à celui d'un enfant égaré, apeuré, qui se jetait dans des bras familiers. Il était déjà dans l'entrée, assis, sur le parquet froid, le foulard mal enroulé autour du cou, et pendant d'un côté plus que de l'autre. La veste relevée dégageait le bas de son dos recourbé. Il attachait les lacets de ses bottines, s'étirant par-dessus ses jambes trop longues pour cette posture. Névine l'observait de loin. Elle guettait cet homme devenu gamin. Son attitude enfantine la fit sourire. Elle admirait en lui cette légèreté de vivre qui le dispensait du poids que les questionnements de la vie suscitaient en elle. Elle aimait son univers où tout était possible, où rien n'était défendu. Dans le passé, elle avait essayé maintes fois de lui expliquer la différence qui existait entre ce qui se faisait et ce qui ne se faisait pas, entre ce qui était permis et défendu, entre les diverses façons d'agir selon les circonstances. Mais son univers de liberté l'empêchait de saisir des notions pour lesquelles Névine, souvent, n'offrait pas de justification : « C'est comme ça et c'est tout » ; ce refrain facile finit par mourir. Elle apprit à l'accepter comme il était.

Il se leva d'un bond.

- OK, on y va.

Elle enviait son insouciance sans le lui montrer, mais cet optimisme gratuit appelait en elle un trouble qui agaçait son cœur. Elle marcha tout droit. Dans l'embrasure étroite de la porte, elle le frôla et descendit l'escalier dans un trot régulier. Derrière elle, elle crut entendre une voix effacée : « Qu'est-ce que t'as ? » Le bruit sourd et cadencé de ses bottes contre les marches et le cliquetis de ses clés emplissaient ses oreilles. Arrivée en bas, elle se ravisa, calma ses gestes et ouvrit la porte doucement.

La voiture roulait à grande vitesse sur l'autoroute. Névine était assise, figée sur son siège, le coude accoté au bord de la fenêtre. Son corps bougeait involontairement lorsque les roues heurtaient des crevasses ou des reliefs de ciment. Son menton appuyé sur le dos de sa main subissait par coups secs les rebondissements, mais elle s'obstinait à garder cette position. Trop absorbé par la musique, Mathieu remarquait à peine le silence de Névine. Ses cheveux volaient et giflaient son visage dans l'air qui entrait par la fenêtre mi ouverte. Il tapait ses mains sur le volant comme sur un tambourin au rythme de la musique dont il montait le volume pour couvrir le bruit sifflant du vent à son oreille. Névine avait la tête tournée vers l'extérieur. Son regard était fixé à l'horizon, dans les bois qui longeaient la Rivière des Prairies, dans ce paysage familier, sur cette route qui la ramenait chez elle. Elle tentait de s'y déplacer et de se recueillir un moment parmi les grands arbres et dans le bruit serein et constant de la forêt. Elle étirait ses épaules en arrière, elle dégageait ses poumons et permettait à la chaleur qu'inspiraient les couleurs profondes et sombres de cette fin d'automne d'emplir son cœur malade.

Elle sentit la voiture ralentir et les muscles de son corps se relâcher et se fondre dans le siège. Ils étaient arrivés. Mathieu empruntait la première sortie de Laval ; Névine reconnut tout de suite le tableau qui s'offrait à elle : des immeubles bas, semblables à des blocs qui formaient des séries interminables de maisons et de duplex tous identiques. Rien ne coupait l'horizon. Le ciel immense semblait encore plus vaste. Il écrasait le paysage et lui donnait une apparence davantage démunie, presque tondue, comme si les maisons n'emplissaient pas l'espace. Depuis plus de vingt ans, des familles besogneuses, immigrantes, peuplaient progressivement ce quartier. Ces immeubles à l'apparence élémentaire étaient plus que des maisons : c'étaient là des capitaux gagnés à tous les mois,

au long d'une vie passée dans une boutique, une banque, un bureau de médecin, un garage, une boucherie. La sûreté apportée par ces maigres fortunes était d'autant plus grande et amenait les gens à s'y attacher davantage.

Au feu rouge, la voiture ralentit et s'arrêta au bout du boulevard principal. Les rangées d'arbres, de hauteur uniforme, défilaient sous les yeux de Névine. Ils paraissaient encore jeunes avec leurs troncs minces, leur feuillage léger, à côté des vieux chênes des banlieues montréalaises. Cela lui rappelait l'été où ils avaient planté l'érable devant leur maison : la joie à l'image de cet arbre chétif que l'on tendait à son père. Puis, le bouleversement devant cette masse de racines effilées derrière le camion qui s'éloignait, où un travailleur de la ville distribuait le même arbre fragile à chaque famille du quartier.

Cet état de transition, entre ce qui s'affirme et ce qui se confirme, tendait vers la précarité, et pourtant, un frisson de familiarité jaillissait dans l'esprit de Névine. Cela la menait à croire que le tout s'affirmait, que ce pauvre quartier et ses habitants revêtaient une certaine validité par leur consistance, et, par cette même consistance, risquaient d'être encore là dans vingt ans, de susciter en elle ce même sentiment d'appartenance à son passé et qu'il était donc digne d'exister.

Sa mère les attendait déjà. Mathieu sortit le premier de la voiture. Elle le regarda marcher vers elle et monter l'escalier à grandes enjambées sans qu'ils ne se quittent des yeux. Sa mère déployait toujours son sourire large qui avait cette magie de vous faire sourire aussi, même lorsqu'il n'était pas sincère. Elle le prit dans ses bras.

- Bonjour Matiou.

Elle n'était jamais arrivée à prononcer correctement son prénom. Elle transformait toujours ses « eu » en « ou ». Ils s'enlacèrent. Le corps trop grand et trop mince de

Mathieu l'obligeait à se recourber exagérément dans les bras courts et trapus de sa belle-mère. Et elle s'allongeait sur le bout de ses pieds plats et gros dans les pantoufles élargies. Ils arrivaient, par la force des choses, à se rejoindre. Névine avait déjà détourné le visage et sortait tranquillement de la voiture.

- Bonjour Névine. Sa mère lui offrait le même sourire. Entre Matiou, entre. Les hommes sont dans le salon.

Mathieu entra. Névine retint la porte ouverte et la mère et la fille eurent le temps d'échanger quelques mots en arabe. Elle allait bien. Les amis de la famille étaient là et elle était éreintée, comme d'habitude, ayant passé la veille et toute la matinée à la cuisine. Elles entrèrent à leur tour. Névine suivait sa mère. Son corps large s'était élargi encore plus depuis l'an dernier. Elle l'examina un moment. Elle fut surprise et presque apeurée devant cette masse qui s'était étendue. La jupe droite ressemblait à un énorme rectangle, à une boîte parfaitement symétrique, sans courbes, sans ondulations, pas même à la taille.

- Entre dire bonjour.

Sa mère lui parlait sur le même ton que lorsqu'elle était enfant. Névine obéit. Au salon, elle reconnut les deux hommes : voisins, amis et collègues de son père que la vie en cette terre étrangère avait rendus frères. Elle vit les deux têtes mi chauves, poivre et sel, se relever. Les sillons sur leur front s'étaient étendus. Ils quittaient un moment le jeu de trictrac devant eux. Leur peau lui semblait bizarrement bronzée, comme s'ils vivaient sous le soleil. Un trait de lumière étincelait dans leurs pupilles sombres. Elle les salua, machinalement. Ils se rassirent, sans se remettre au jeu. Ils soutenaient le regard de la jeune femme, déployaient un sourire généreux et des yeux qui semblaient exprimer à la fois la joie de se retrouver, la joie de revoir la fille de leur grand ami, et la tristesse du

deuil. Le deuil d'un temps révolu : elle avait grandi et son père était mort. Une chaleur monta en elle et emplit sa poitrine. Elle goûta une certaine tranquillité. Les muscles de son visage se détendaient, elle voulut sourire. Était-ce son tour de parler ? Ses pensées se brouillèrent, elle baissa les yeux sur le jeu de trictrac, sur cette vieille boîte en bois égratigné qui appartenait à son père, mais dont les pépites de nacre brillaient encore. Les flanelles exhibées sous leurs chemises déboutonnées laissaient croire à Névine qu'ils étaient là depuis un moment déjà. Ils n'avaient pas perdu l'habitude de se lever avec le jour, de passer à la maison dès l'aube. Ils se réunissaient tous ici, chez son père, pour un café turc, une cigarette, pour une partie de cartes ou de trictrac, avant d'ouvrir le magasin. Elle les regardait et pensait qu'ils n'avaient pas changé. Elle fut surprise et émerveillée devant ces hommes qu'elle avait connus toute sa vie mais qu'elle semblait voir pour la première fois. Elle avait devant elle de vrais Arabes dont l'instinct les faisait se lever aux bruits des marchands de fruits dans les rues du Caire, à l'odeur citronnée des fèves gourganes, à l'arôme amère du café turc, à la musique des chants arabes, aux refrains des vendeurs de journaux ambulants, aux cris des mères et des enfants. Ils étaient installés dans un véritable café égyptien : leur allure déconfite, le jeu, les pieds nus dans leurs pantoufles de cuir usées. Oui, ils étaient venus en pantoufles, même par ce temps froid.

Ils s'étaient remis au jeu. On aurait dit, qu'à leurs yeux, elle n'était déjà plus là. Elle alla à la cuisine. La pièce était toute chaude. Elle trouva Mathieu installé à la table, devant une centaine de bouchées aux épinards et au fromage posées sur des linges enfarinés. La vapeur de la pâte emplissait l'air. Névine sentit cette chaleur caresser ses joues. Mathieu s'était défait de son chandail et se trouvait en t-shirt blanc. Devant lui, il y avait une petite assiette dans laquelle reposaient des morceaux de bouchées qu'il coupait

en parts égales. Il aimait goûter avant ; il avait horreur du gaspillage et de la gloutonnerie. Sa façon de manger amusait la mère de Névine. Elle le trouvait délicat dans ses gestes réguliers et posés. Elle accrocha sa fille du regard par un clin d'œil et un hochement de la tête. Elle semblait vouloir dire : « Il aime ça, regarde-le ».

Elle le regardait. Il ne posait pas les coudes sur la table. Ses bras minces restaient fermement suspendus dans l'air, près du bord de la table. Son corps grand et mince n'occupait que très peu de place. Devant lui, l'espace qu'il se réservait pour manger était juste assez grand pour accueillir la petite assiette, le couteau et une serviette avec laquelle il s'essuyait systématiquement les doigts. Névine ne supporta plus de le regarder, elle se retourna.

Sur le comptoir, sur le poêle et même sur l'évier, il y avait des plateaux remplis de bouchées. Névine admirait cette pâte brillante enduite d'œuf, ces objets délicats rangés en colonnes droites et égales. Ils semblaient tous parfaitement identiques. Ils étaient impeccables dans leur forme et dans leur couleur. On aurait dit qu'ils avaient été exécutés à la machine. Sa mère était la rigueur même, et depuis toujours. Qu'elle le fût encore faisait plaisir à Névine. Elle lui semblait inébranlable. Névine retrouvait la même cuisine. Rien n'était changé. Cette odeur de levure qui fermente embaumait la pièce tous les dimanches matin, cette même odeur qui réveillait son père. Il entra à la cuisine un sourire croche sur son visage à moitié endormi, et à la vue de sa fille, il disait tout haut de son ton gaillard : « Allah ... Pardonnez à l'âne pour qui cette pauvre femme se donne tant de mal ... Il ne sait pas l'apprécier, c'est un âne. » En quelques secondes, il emplissait la pièce, silencieuse depuis le matin, de rires et de joie.

Un voix profonde et grave la tira de sa rêverie et la fit se retourner. Elle distingua sur le fond clair de la fenêtre la silhouette d'un homme en train de discuter avec Mathieu.

- Oui, ma fiancée fait ça aussi, mais c'est différent. Si tu viens de Syrie c'est différent. Si tu viens de Liban ou d'Égypte, c'est différent aussi.

Mathieu regarda Névine et l'homme se retourna. Elle était là, debout, près du four, la veste sur le dos et le foulard encore noué autour du cou. Il avait, dans une main, une poignée de ces bouchées dont il s'empiffrait, l'une après l'autre. Il écarquilla les yeux. Machinalement, et sans la quitter du regard, il transféra les morceaux qu'il avait dans une main dans l'autre. Il s'essuya sur son pantalon et s'approcha pour la saluer, la bouche encore pleine.

- Névine... Dieu me damne. Je ne t'avais même pas vue.

Il claquait sa langue contre son palais. Elle vit cette bouche barbare, cette mâchoire robuste, manger et parler. Il lui parlait en arabe et poursuivit sur un ton moins surpris : Mais comment vas-tu ? Où es-tu, on ne te voit plus ?

- Ça va. Ça va bien. Toi ?

Elle lui répondit en français. Le dédain l'obligea presque à revêtir un air flegmatique. Elle sourit froidement.

- *Hamid lel Allah*, grâce à Dieu, ça va, ça va. Il hochait la tête, par une sorte de vénération. *Hamid lel Allah*. Elle voulait rire. C'était le genre d'expression qui ne revêtait plus aucun sens, parce que devenue trop commune, trop familière aux oreilles des autres et à la bouche de celui qui la disait. C'était une expression que l'on disait à n'importe quel moment. Mais elle la remarquait cette fois. Elle le regardait. Il avait, en effet, l'air bien, et oui, son regard témoignait d'une certaine reconnaissance sincère envers la vie, ou envers

Dieu. Elle voulait s'éloigner maintenant, aller au salon. Elle cherchait sa mère ou quelqu'un d'autre.

- Mais regarde-toi, poursuivait-il en arabe, tu as l'air d'une vraie étrangère. Je te jure que si je t'avais croisée dans la rue, je ne t'aurais jamais reconnue.

Elle pensait qu'elle rougirait de fierté, c'est ce qu'elle croyait. Mais c'était une gêne laide qui la faisait rougir. Elle sentit une grande tension traverser ses membres. Elle sentit le feu courir dans ses veines et atteindre ses nerfs. Puis une lourdeur la cloua sur place. N'est-ce pas ce qu'elle attendait depuis toujours, qu'on lui dise qu'on ne la reconnaissait pas ? Qu'on la pensait étrangère, québécoise ? Qu'elle ne ressemblait pas à une Égyptienne ? Elle se trouvait momentanément désarmée. Elle avait perdu la force de protester et de se défendre encore. Elle ne voulait plus lutter. Devenir l'étrangère, devenir l'autre, elle le sentait maintenant, c'était ce qu'elle attendait depuis toujours. Mais pourquoi ce sentiment de honte ? La honte de s'être détachée, d'avoir rejeté ce monde et cette culture étouffante. Des images filaient dans sa tête sans qu'elle les appelle. La tête sous le séchoir et les rouleaux qui vous piquent le crâne ; les marques profondes et rouges qu'il faut soigner après, ce cheveu sec et raidi. Ce matin même, ne s'était-elle pas collé le front au miroir pour mieux dénicher les frisettes de nègre qui lui poussaient près des tempes, afin de s'en débarrasser, de les écraser sous le peigne et de les aplatir à jamais ? Elle sentit une chaleur torride à la tête ; la sueur montait à son front. Le foulard irritait sa nuque. Elle rougit davantage à l'idée qu'elle ne s'était pas défait de ses vêtements d'extérieur. Sur son teint basané, des nuages rouges et roses naissaient sur ses joues, son front et son nez. Elle se sentait ridicule, mais il ne s'apercevait de rien.

- Névine, mais vous partez ou est-ce que vous venez d'arriver ?

Elle n'entendait plus : les voix des joueurs défaits ou vainqueurs parvenant du salon, le son des dés qui frappent le bois, les flashes qui défilaient encore dans sa tête comme les images d'un vieux film qui apparaissent et disparaissent dans une intermittence agaçante sur l'écran, tout cela paralysait ses sens.

Elle regardait Mathieu qui avait cet air naïf qu'elle connaissait trop bien, mais qu'elle n'avait pas vu depuis très longtemps. L'air qui voulait dire qu'il ne comprenait pas un mot. Elle se surprit en train de parler en arabe, alors qu'ils s'étaient promis de toujours parler français, même dans sa famille. Elle se résigna donc à reprendre sa place auprès de Mathieu.

- Névine. Tu te souviens de Ihab ? Tu sais, le *Dollar Store* à côté. Le fils de ...

Pour alléger la tension évidente, mais dont elle ne savait la cause, la mère de Névine, lorsqu'elle ne trouvait plus rien à dire, s'adonnait à l'historique de la Plaza Saint-Hubert où elle et son mari avaient passé leur vie. Mathieu l'écoutait sans trop d'intérêt. Ihab avait quitté la cuisine, où plus rien ne l'intéressait, et alla se joindre aux joueurs.

Ce soir-là, Névine et Mathieu rentrèrent tôt. Ils n'avaient pas échangé un mot. Elle n'aimait pas retourner chez elle avec Mathieu. Elle ne comprenait jamais ce qu'il aimait chez sa famille. Elle s'endormit en pensant à ce qui l'attirait elle, chez lui. Qu'était-ce donc ? Elle eut de la difficulté à le cerner. Qu'est-ce qui l'avait attirée au juste ? Ce questionnement, le temps qu'elle prenait à y répondre, l'inquiétait. Elle transpirait tout à coup. Qu'était-ce déjà ? Elle avait chaud. Son inquiétude, son empressement à répondre la tirèrent de son sommeil. D'un geste, elle repoussa les couvertures, pour respirer. Elle était

allongée de côté et sentait ses poumons se refermer, écrasés sous le poids de son corps, de son bras. Elle s'assit d'un bond. Mathieu se retourna.

- T'arrives pas à dormir ?

- Non.

La voix de Mathieu, son mari, la voix qu'elle reconnaissait maintenant, la rassura. Il leva la couverture de son bras libre.

- Viens.

Elle se blottit contre lui, mêla ses jambes aux siennes, serra son torse de toutes ses forces et s'endormit le visage enfoui dans son bras replié.

## II

Sa conscience était égarée dans les méandres du sommeil et de l'éveil et Névine cherchait à fuir le regard limpide de cet homme blanc qui tournoyait autour d'elle, mais à peine croyait-elle y avoir échappé qu'il tentait encore de l'attirer à lui, la fixant droit dans les yeux, en forçant son regard à se fondre au sien. Elle le fuyait à nouveau. Il revenait se planter devant elle, désespéré. Ce jeu se répétait sans cesse. La persistance de l'homme blanc l'accablait et l'amusait à la fois. Mais plus que de l'amuser, cet entêtement faisait naître en elle une certaine sécurité : au moins serait-il là lorsqu'elle aurait fini de fuir.

L'idée qu'un amour, peut-être le sien, pouvait être basé sur cela la força hors de la dernière phase du sommeil. Elle se retourna lourdement, la tête d'abord, puis tout le corps. Derrière ses paupières encore fermées, ses pupilles sentirent la douce agression de la lumière éclatante du soleil matinal qui l'obligea à se réveiller complètement. Elle ouvrit les yeux et vit Mathieu à ses côtés dormir paisiblement.

Elle le regardait, rongée par la culpabilité, en pensant au refrain qu'il ne cessait de lui chanter depuis quelques temps : « Je veux qu'on aie un enfant. Je suis à toi Névine, tu comprends ? »

Qu'il soit à elle, qu'il lui appartienne, qu'elle l'ait conquis, elle n'en douta pas. Mais lui appartenait-elle ? Appartenait-elle à cet homme comme sa mère appartenait à son père, même après la mort, davantage après la mort ? Le deuil semblait impliquer un engagement prolongé qui engendrait un nouveau lien, une autre fidélité, nourris par les souvenirs. Avait-elle seulement cette fidélité maintenant ? Saurait-elle lui promettre qu'elle était à lui, qu'il n'avait rien à craindre puisqu'elle était près de lui ? Son corps touchait au sien. À n'importe quel moment, il pouvait glisser sa main sous le drap et toucher l'endroit qui lui plaisait sur le corps de sa femme. Pouvait-elle lui promettre, cette fois, qu'elle le laisserait faire ? Qu'elle chasserait une fois pour toute l'état d'impuissance qui avait surgi en elle il y a un an, cette stérilité empoisonnante qui s'était emparée de son corps comme des vers naissent de la pourriture, finissent par vous achever et vous rendre pourriture aussi ?

Elle regardait Mathieu dormir : les quelques fines mèches blondes qui lui tombaient sur le front, ses paupières enflées, sa mâchoire osseuse, les muscles maxillaires qui se contractaient, les sourcils fins, à peine visibles, le trait blanc d'une cicatrice sous le menton, ses longs doigts qui grattaient sa poitrine, tous ces traits qu'elle connaissait par cœur : les traits de l'homme qui partageait sa vie depuis huit ans. Pourtant, il lui sembla qu'une auréole invisible entourait son corps et l'empêchait de traverser de son côté, de le rejoindre où il était. Cette chair était certes là, à quelques centimètres seulement : la respiration lui caressait le bras comme une brise légère, la plante du pied froid sur le sien. Mais un gouffre semblait l'attendre dès qu'elle tenterait de traverser ; un gouffre qu'elle aurait voulu détruire.

Et pourtant, le premier jour, elle fut attirée par lui comme on est attiré par une révélation. Il lui sembla qu'il avait réussi à la deviner entièrement. Il la regardait de ses yeux bleus, il lui semblait être venu la tirer hors de ce même gouffre qui semblait les séparer maintenant. Elle admirait son hâle rosé, ses lèvres rouges, la fine couche de larmes de rire faisant briller ses yeux qui se promenaient entre Rachel, sa sœur cadette, et elle. Depuis ce jour-là, ses yeux ne voyaient que lui. Un amour naissait entre la petite fille brune, l'amie de coeur de Rachel, et lui. Était-ce possible ? Tout le monde en parlait. Sa façon d'être toujours très discrète la troublait et la poussait à des interrogations malades : « Qu'est-ce qu'il pense. Il me juge. Je parle mal, non, c'est mon accent. » Dans le vaste salon de la famille québécoise, assis dans le fauteuil les jambes croisées et le bras posé sur l'accotoir, il avait l'air d'un léopard calme et docile, alors qu'elle, ne sachant que faire devant cet étranger qui semblait l'admirer, sentant son regard interrogatoire, croyait avoir exécuté dix gestes dans l'espace de trois secondes, croyait avoir changé ses mains de positions sans aucune logique dans la séquence des mouvements : tantôt à son cou, tantôt dans ses cheveux, tantôt sur sa cuisse. Aujourd'hui, ces images semblaient très loin, elle avait peine à reconnaître cette fille.

Elle se leva lourdement et marcha vers la fenêtre en évitant les dictionnaires ouverts, les documents, les feuilles et les fiches de terminologie éparpillées qui lui servaient pour une traduction à laquelle elle travaillait depuis plusieurs jours. Dehors, le soleil se reflétait sur la neige, l'hiver s'était installé depuis quelques semaines déjà. Elle avait toujours aimé la neige ; elle aimait contempler ce grand tapis blanc qui recouvrait les toits, les rues et les trottoirs. On dirait que les milliers de flocons de glace qui tombaient la

nuit amenaient avec eux de nouvelles possibilités et avaient le pouvoir de balayer le passé, de camoufler la bêtise et permettaient de se cacher derrière un autre visage. Mais aujourd'hui, la neige ne lui inspirait rien. Son esprit était tourmenté par la demande que lui avait fait sa mère. Il fallait se rendre au magasin. Elle accompagnerait donc Mathieu chez ses parents et emmènerait Rachel, son amie devenue sa belle-soeur.

Elle sortit de la voiture après Mathieu déjà rendu au seuil de la porte où Rachel les attendait. La façade de cette grande maison blanche semblait comme un vrai château de glaces ; les rayons du soleil se reflétaient sur la brique blanche et renvoyaient des traits de lumière pareils à ceux que reflètent les tailles de diamant. Elle fut étonnée de la magnificence de cette maison qui l'avait séduite dans son jeune âge et fut d'autant plus ébahie de son propre émerveillement devant ce lieu qui, pourtant, était jadis son deuxième foyer. N'y venait-elle pas, à toutes les semaines, après l'école, rejoindre son amie, pour jouer, pour flâner, pour parler, pour s'ennuyer ? Elle se revoyait, auprès de Rachel, en train de rêver d'un avenir rempli d'aventures, toutes deux allongées sur la pelouse, cachées derrière les lunettes de soleil, leurs corps adolescents enduits de crème solaire, le nez plongé dans leur magazine préféré, *Filles d'aujourd'hui*, entourées d'objets épars : tubes de crème, radio, cassettes de chanteurs américains, canettes de *Coke*, d'autres magazines, montres, bagues, bracelets, chaînes et pendentifs.

Autant aima-t-elle ce lieu, autant eut-elle toujours la bizarre impression qu'il ne le lui rendit jamais, qu'il fut même la source de ses plus grandes angoisses, ainsi, était-elle heureuse de retrouver l'amour et l'admiration que cette maison lui avait inspirée, mais

elle ne sut réprimer le mépris décevant que cela faisait naître en elle à ce moment. Devant ses tentatives, ses premiers pas gênés, parfois ridicules, quelle ne fut la trahison sentie lorsqu'elle surprit un ricanement mal camouflé derrière un faux sourire ; un regard curieux, rapide, qui vous démasque à l'instant même où vous croyiez avoir enfin apprivoisé et maîtrisé ce geste, cette aisance occidentale.

Elle sentit un frisson traverser son corps ; un coup de vent glacial atteignit sa nuque comme une menace et la fit relever ses épaules aux oreilles et coller son menton à sa poitrine. Elle cacha sa tête du froid et de cet effrayant sentiment de ne pas être où il fallait, d'être au mauvais endroit, peut-être de s'être trompé de chemin en cours de route et d'être pourtant resté. Elle reconnaissait ce coup de vent qui faisait redresser le duvet sur la nuque, sous les frisettes noires et la tresse figée, courte et touffue qui, enfant et adolescente, emprisonnait ses cheveux fous et secs appartenant au soleil du désert qu'elle ne connut jamais : « Qu'est-ce que tu fais ici, rentre chez toi ? ».

Comme dans le passé, lorsqu'elle venait rejoindre sa copine, son cœur se mit à battre un peu plus vite ; aujourd'hui, ce léger remous semblait naître de la fureur du ressentiment et non plus de la nervosité. Pour toute autre personne, le surgissement du trouble était un indice à un problème plus grave qu'il fallait dévoiler, mais pour Névine, ce genre de chose était devenu normal. Depuis son mariage avec Mathieu, et depuis que son père ne lui parla plus, le désarroi avait remplacé la paix dans son cœur, l'état d'égarement devint sa nouvelle sérénité, et sa vie ne lui semblait claire qu'à travers une vision toujours un peu embrouillée. Il n'y avait donc aucune différence entre être ici ou ailleurs : chez sa mère, chez son amie, ou allongée près de son mari, la confusion semblait toujours la même. Qu'elle fut bien ou mal importait peu, elle avait appris à vivre et à agir

sans se questionner. À travers les années, n'avait-elle pas toujours forcé les choses, forcé ses pensées, forcé ses impressions et ses sentiments, forcé ses gestes et sa parole, forcé la vie et le destin pour qu'un jour, enfin, elle puisse trouver sa vérité ? Et ne croyait-elle pas l'avoir trouvée auprès de Mathieu ?

Comme à l'habitude, elle n'eut pas à chasser la confusion de son cœur, puisque cette dernière y logeait en permanence. Elle leva les yeux et vit Rachel, appuyée contre le chambranle de la porte. Elle sentit la lumière du soleil envahir ses yeux et l'air frais et sec pénétrer ses poumons ; son cœur s'apaisa. Elle escalada les marches à la course, déployant un grand sourire de fillette heureuse. Elles s'entrelacèrent.

- Ça va bien ?

Névine devina que Mathieu et Rachel avaient parlé d'elle ; le ton sur lequel son amie posait cette question était un peu agaçant, elle demandait cela comme on demande à un malade si elle tenait le coup ! Elle ne répondit pas.

- On y va ?

Elles s'arrêtèrent dans l'une des petites rues où les commerçants et les propriétaires stationnaient leurs voitures à tous les matins depuis des années, chacun ayant une place que le temps, l'habitude et l'ancienneté lui avaient assignée. Sur le chemin crevassé, les véhicules garés pêle-mêle semblaient comme une foule agitée qui se serait figée en pleine débandade : quelques-uns sur le trottoir, d'autres face à face, plus loin, une voiture coincée entre deux autres. Les jeunes femmes marchaient la tête baissée le long des petites bâtisses collées l'une à l'autre. On aurait dit que la façade arrière était en fait

un seul mur de briques longeant la rue d'un bout à l'autre. L'érosion avait mangé la brique et lui donnait un ton terne d'un mélange de gris et de brun rouille. La vue de cette ruelle délabrée réveilla dans le cœur de Névine la même haine qu'elle ressentait chaque matin, lorsqu'elle arrivait, au tournant de la rue, accompagnée de sa petite famille besogneuse. Cependant, comme par un profond respect de ce qu'elle avait été, elle étouffa le soudain désir d'évasion qui naissait en elle, et accepta de se soumettre à ce qui lui semblait être le plus affreux tableau qu'elle ait vu. Elles empruntèrent la seule allée qui séparait les deux séries de boutiques sur le long boulevard de la Plaza St-Hubert. Cette fois, elle ne put empêcher une grimace ; malgré le froid, l'odeur nauséabonde qui se dégageait des ordures était bien présente et les forçait toutes deux à se cacher le nez dans leurs foulards. Aux vidanges des boutiques - boîtes de carton, papier de soie, papier journal, sacs en plastique - se mêlaient les restes des restaurants *fast-food* - frites grasses, pain moisi, sauces au jus de viandes et légumes pourris. Elles marchaient l'une derrière l'autre, dans l'ombre des deux murs de briques qui bordaient le sentier, en contournant les amas de débris, et arrivèrent à la rue déjà animée.

Le soleil apparut entre les nuages ; des centaines de clientes affairées marchaient en sens opposé, tenant des sacs et des paquets, tirant derrière elles leurs enfants épuisés, les larmes aux yeux et les joues mordues par le froid. Tout de suite, Névine reconnut la première boutique qui s'offrait à elle : un magasin d'accessoires pour jeunes filles où elle venait acheter chaînes, barrettes, boucles d'oreilles, peignes et une multitude d'objets qu'elle échangeait avec Rachel. Les jeunes femmes ne pouvaient qu'accélérer le pas, emportées par la course folle des passantes. Elles se mirent sur le chemin du magasin, marchant maintenant côte à côte, la tête haute et tournée vers les vitrines vivantes qui se

multipliaient sous leurs yeux. Elles admiraient les robes de jour, les robes du soir, les tailleurs, les vestes, les redingotes, les capes, les paletots, les manteaux, puis les souliers et les escarpins qu'elles s'amusaient à agencer avec les vêtements, lorsqu'elles se promenaient jadis, sur le même trottoir, le samedi matin avant l'ouverture des magasins. De temps à autre, l'une et l'autre faisaient une halte bref et rapide, lorsqu'une boutique leur rappelait le souvenir de l'achat d'une robe de bal, ou d'une paire de bottes à la mode. Elles échangeaient alors un petit sourire empreint de nostalgie, parfois de malice : « Tu te souviens ...comme nous étions jeunes ... comme nous étions bêtes ... ». Elles continuaient leur course et dépassaient, l'une après l'autre, les boutiques qu'elles connaissaient ; elle s'arrêtaient devant d'autres qui leur semblaient moins familières, métamorphosées par la mode changeante, les scrutaient comme on toise un étranger, et poursuivaient leur chemin. Elles marchaient de plus en plus vite, dans une hâte enfantine, retrouvant un coin de rue, un bout de trottoir, une intersection, avec un sourire aux lèvres qui naît du sentiment de reconnaissance que l'on a à ce que l'on fût, lorsqu'on est en des lieux familiers, d'un autre temps.

- Huh !

Névine s'arrêta brusquement, stupéfaite devant les vitrines couvertes de papier d'un magasin fermé. Elle lut « À LOUER », en gros caractères rouges.

- Qu'est-ce que t'as ?

Toutes deux demeuraient figées. Voulant cacher à Rachel sa profonde tristesse, elle poursuivit comme si de rien n'était ; elle sortit les clés de la poche de son manteau, le dos courbé, s'approcha de la porte et mit tranquillement la clé dans la serrure. Deux tours à droite, tirer fermement sur la poignet et deux tours encore ; elle se le rappelait comme si

c'était hier. Le bruit strident de l'acier qui se frotte contre les tuiles du parquet au moment d'ouvrir la porte retentit dans ses oreilles comme la plainte d'un enfant révolté que l'on aurait abandonné. Un local à louer ; voilà donc ce qu'était devenu le magasin de son père. Une honte subite s'abattit sur elle. Elle comprenait maintenant la peine de sa vieille mère lorsque celle-ci rentrait le soir, après avoir passé la journée au magasin à veiller au déménagement éventuel et à l'entreposage de la marchandise, jour après jour, témoin de la mort graduelle du vieux magasin. Ne saisissant pas l'ampleur de son deuil, elle tentait vainement de la taire : « Tu devrais être contente ... tu pourras enfin te reposer maintenant... Pense à toutes les années de ta vie, gaspillées ici ... dans une vieille boutique ... Maman. »

Oui, tant d'années passées ici, pourquoi est-ce que cette idée-là lui semblait maintenant comme un point d'ancrage sécurisant ? Le bruit agaçant de cette porte qui s'ouvrait, se refermait, combien de fois l'avait-elle entendu, assise sur le ciment chaud, pendant les longs après-midi d'été, devant l'entrée en arrière-corps de la façade, à admirer les passantes et à rêver à son avenir, à ce que serait sa vie loin d'ici.

Instinctivement, Névine se dirigea vers le comptoir-caisse derrière lequel, fixé au mur, se trouvait le boîtier de l'alarme qu'elle désactiva. En même temps Rachel s'était rendue dans l'arrière-boutique pour allumer la lumière. Les tubes fluorescents éclairèrent chaque coin du magasin. Névine fut d'abord éblouie par l'éclat bleuté des néons, puis clouée par le grand vide qui s'offrait à elle ; l'image de ce lieu inoccupé, de ce lieu qui n'existait plus et qui semblait n'avoir jamais existé l'émut. Le magasin semblait infiniment grand avec le vieux tapis gris qui s'étalait d'un bout à l'autre du local. On y voyait les traces de ce qui avait jadis occupé l'espace : les sillons où étaient passés les

lourds cintres chargés de sacs à main, les endroits où les comptoirs pour gants de cuir et portefeuilles avaient enfoncés leurs pattes, et, de part et d'autre, la poussière s'était accumulée en petits tas depuis qu'on ne veillait plus à l'entretien. Des carrés blancs se démarquaient sur les murs jaunis et nus où les affiches de vente avaient été collées pendant de longues années. Et partout étaient éparpillés des vis, des écrous, des clous lorsqu'on avait démonté les supports en métal maintenant entassés dans des cartons, rangés contre les vitrines. Névine se retourna brusquement : la sonnerie du téléphone cellulaire de Rachel la tira de ses pensées.

- Oui, elle est là ... Tu veux lui parler ?

Elle devina tout de suite que c'était Mathieu et se détourna de son amie, comme si le fait d'être absorbée par de profondes réflexions, ou de vaquer à autre chose lui éviterait de devoir parler à son mari. Une visite imprévue de sa belle-mère était rarement l'annonce d'une bonne nouvelle.

- Qu'est-ce qu'il y a encore ? poursuivit Rachel. OK, j'arrive ...

La jeune femme soupira, et rangea son téléphone dans sa poche.

- Faut que j'y aille ... c'est ma mère, j'sais pas ce qui se passe, encore une de ses histoires ... Vas-tu être correcte ? En tout cas, c'est bien moins pire que j'pensais. T'as rien qu'à passer l'aspirateur, il y a p't-être des p'tits trucs à ranger en arrière, mais c'est tout j'pense.

Elle fit un tour sur place, jeta un dernier regard sur la boutique : « En tout cas, c'est bien plate de voir ça comme ça. Faut que j'y aille » ; elle sortit à la hâte.

Debout, au milieu du grand vide, Névine sentit le silence profond du magasin. C'était un silence qui n'avait jamais existé ici. Même après la fermeture, on continuait à

travailler et à causer affaires. Elle se rappela des bruits qui avaient empli ses oreilles pendant son enfance. La musique de fond que l'on faisait jouer dès l'ouverture, à laquelle se joignaient, une à une, les voix des jeunes vendeuses. Et dès midi, le claquement du tiroir caisse qui menait le bal jusqu'à la fermeture. Mais au-dessus de ce chahut, une seule voix lui revenait à la tête : « Pas cher madame, pas cher ... je paye la taxe ». Son père marchandant avec les clientes qui prenaient autant de soin à l'achat d'un misérable sac à main à 9.99 \$ qu'à celui d'une voiture : elles le trouvaient trop long, trop gros, sa lanière trop mince, ou pas assez large, elles maniaient le sac dans tous les sens, le portaient sur l'épaule, se regardaient dans le miroir : « Est-ce du vrai cuir ? L'avez-vous dans le noir ? Les motifs ne sont pas les mêmes sur celui-là, rapportez-moi le dernier. Non, celui-ci est plus clair. » Elle sourit en se rappelant le nombre de fois que son père, impatienté devant une cliente trop arrogante et effrontée, s'était emporté et l'avait mise à la porte : « Tu n'aimes pas ? C'est pas bon ? Sortez ... Va ! Va à une autre place meilleure. »

Elle se dirigea nonchalamment dans l'arrière-boutique. Il faisait très sombre ; l'humidité la fit frissonner. Elle se frayait un chemin parmi les boîtes et les étagères en donnant des coups de pied dans le tas de papier journal froissé qui couvrait le plancher cimenté. Elle réussit à se rendre au fond de l'arrière-boutique où elle trouverait un aspirateur ou un vieux balai. Elle sentit une lueur à sa gauche qui éclairait un coin du local ; elle oubliait qu'il y avait là une petite fenêtre qui restait toujours fermée. Elle se retourna puis leva les yeux. Une épaisse couche de poussière couvrait la vitre. Elle sortit un mouchoir de sa poche qu'elle humecta de salive et frotta la poussière de sur la vitre. Sa manche accrocha un objet sur le mur, elle distingua un morceau de bois, ce n'était pas possible, la croix ! Quelques rayons de soleil réussirent à pénétrer et éclairèrent la pièce ;

elle reconnut avec stupeur et effroi le coin sacré de son père. Tous les objets y étaient encore, on n'avait touché à rien ! Sur la vieille table blanche maintenant jaunie, étaient rangés, comme des livres de prière sur un autel, les cartables d'inventaire. D'un côté les gros cartables des années précédentes, et, de l'autre, les cahiers mensuels où son père inscrivait religieusement les chiffres d'affaires, à tous les jours. Elle le revoyait, le dos courbé, le nez dans les livres et une main sur le front ; il semblait un homme dévot assis sur un banc d'église. Sa concentration était telle qu'elle n'osait le déranger ne serait-ce pour lui dire un mot. Elle se contentait de le regarder de loin, fascinée, parfois apeurée ; il poursuivait son travail sans jamais la remarquer, absorbé par ses calculs, prenant de temps en temps une gorgée de *arak*, cette boisson laiteuse qu'il buvait seul. Elle trouva sa calculatrice dont les chiffres sur les touches étaient complètement effacés. Et à côté, la bible : *How to Make Your Dollar Work for You ?* Elle connaissait le contenu par cœur ; il lui citait souvent ce livre écrit par un homme d'affaires américain dont il suivait la carrière avec autant d'attention que les gains de ses minces investissements bancaires. Mais il se rendrait aux États-Unis un jour, et il ferait fortune ! Son regard se posa sur le crucifix qu'elle avait accroché tout à l'heure ; des dizaines de chapelets pendaient, de forme et de couleur différentes : en bois foncé, en plastique bleu et mauve, en nacre, en noyaux d'olives. Sa mère en achetait un en souvenir partout où elle allait et les faisait bénir par le prêtre, le dimanche.

Elle soupira de lâcheté plus que de tristesse. Tout cela n'était plus. Avec le décès de son père, tout mourut. Pourquoi, une seule fois, n'avait-elle pas pensé revenir ici pendant qu'il vivait ? Elle voulut pleurer, sentant le regard désapprouvateur de son père sur elle. Elle se l'imaginait entrant dans l'arrière-boutique d'une minute à l'autre, l'air sérieux

comme il l'était souvent, un mégot encore allumé dans une main, et dans l'autre, l'histoire de sa vie, ce qu'il connaissait de mieux, ce qu'il avait passé toute sa vie à vendre et à acheter, ce qui l'exaltait et l'enrageait plus que tout autre chose : une sacoche de vieille dame.

Des petits coups ténus sur la vitrine la firent sursauter. Elle jeta un regard surpris vers l'entrée et vit la silhouette d'un homme, le visage collé à la vitre de la porte. Elle courut ouvrir et reconnut tout de suite le visage de Ihab entre les morceaux de papier journal.

- Ahlan Névine ... J'ai vu une femme sortir. Je pensais qu'elle était avec les hommes. Ils viennent chercher des boîtes. Qu'est-ce que tu fais ici ?

Il entra, jeta un coup d'œil panoramique sur la boutique.

- T'as vu ça ? T'as vu l'état du magasin ? Le grand malek de la Plaza est mort ... J'ai encore du mal à y croire tu sais.

Son père, roi de la Plaza, cette idée la fit sourire. Elle oubliait ce pseudonyme que lui avaient donné tous les propriétaires du coin.

- T'as mangé ? lui demanda-t-il, son regard de commerçant perdu au dehors, cherchant les clientes, mesurant la densité de la foule.

- Non.

Elle fut un peu surprise qu'il lui demande cela.

- Je pense que la journée sera longue aujourd'hui. À cette heure, il devrait y avoir plus de gens sur les trottoirs ... Je vais manger une bouchée ... Tu viens avec moi.

Elle fut confuse sur le coup. Elle ne comprenait pas très bien le sens à cette invitation.

Alors, la dernière fois ne comptait pour rien ; l'incident qui eut lieu entre elle et lui chez

sa mère était donc oublié ? Ou n'avait-il pas remarqué son bouleversement ce jour-là ? Son ton confiant secoua quelque chose en elle. Elle n'osa pas dire non : il ne lui posait pas une question, mais semblait lui donner un ordre. Sans répondre, ne serait-ce par un hochement de la tête, elle le suivit jusqu'à la porte, dans une soumission enfantine, qui lui semblait bizarrement naturelle. Il lui demanda de l'attendre dans l'entrée jusqu'à ce qu'il ferme le magasin.

- Allez, viens.

Il la guida d'une main ferme qu'elle sentit dans le creux de son dos et, d'un regard discret mais clair, lui fit comprendre de l'attendre un moment devant le magasin à « un dollar » où ils s'étaient arrêtés. Elle le vit parler à un jeune employé, puis à un vieil homme, assis derrière la caisse d'où il lui passa quelques billets. Elle reconnut l'homme qui était chez sa mère l'autre jour, c'était donc le père d'Ihab. Comme il avait changé, comme il avait vieilli ! Jadis, ils échangeaient des saluts trois fois par jour quand elle passait devant son magasin. Combien de soirées d'hiver avait-elle passées à l'écouter parler de sa jeunesse dans les montagnes libanaises ? Elle se sentit gauche et bête lorsque leurs regards se croisèrent. Que pensait-il d'elle, de son comportement l'autre jour ? Avait-elle été froide ? Elle n'osa même pas dire bonjour.

- OK, on va manger au coin, là-bas.

Le petit comptoir du coin où ils venaient se réunir le soir, après la fermeture, était devenu un véritable restaurant, avec des tables, des chaises, une grande affiche illuminée sur fond rouge. Son cœur s'emplit de joie. Dès qu'ils franchirent le seuil, le propriétaire s'approcha d'eux et, sans tarder, les deux hommes s'entretenaient d'affaires, de profits, de

perles, de tendances, comparant les revenus à ceux de l'an dernier. Névine reconnut tout de suite le lien qui se forme lorsque deux hommes arabes se rencontrent. Se sentant de trop, comme si ce n'était point sa place, elle préféra se retirer et s'assit à une table près de la fenêtre. Jadis, par révolte, elle serait restée là, imposant sa présence, clamant sa pensée.

- Aimeriez-vous quelque chose à boire ?

Une jeune serveuse souriante, sans doute une adolescente, était penchée vers elle. Névine ne répondit rien.

- Nous avons du jus, du café, des boissons gazeuses... Je peux vous préparer du nehneh si vous préférez.

Elle n'avait pas entendu ce mot depuis bien longtemps ; le thé à la menthe, cela lui semblait quelque peu exotique aujourd'hui.

- Non ... merci.

Sa voix lui sembla un peu brusque, mais c'était involontaire. Qu'une étrangère lui adressât la parole en arabe l'agaçait un peu. Elle, qui se sentait à l'écart, qui ne se voyait plus faisant partie de ce lieu, de ces gens. Elle se sentait au-dessus de cette scène dans un restaurant arabe, parmi des méditerranéens liés par la même langue, la même musique, la même nourriture. Ce lieu lui sembla comme un petit bout d'Orient en terre d'Amérique - et aussi loin dans son esprit qu'une vie antérieure - ; le fait qu'elle y avait appartenu, comme Ihab, comme ce propriétaire, la perturbait. Pourquoi prendre offense à ce qu'on lui parlât en arabe ? L'idée qu'on l'ait prise, elle, une femme évoluée, mariée à un Québécois, et elle-même maintenant québécoise, pour une Arabe, pour un personnage dans cette scène qu'elle regardait pourtant de dehors, était pour elle inconcevable. Elle jeta un coup d'œil discret par-dessus son épaule vers la serveuse derrière le comptoir.

Comment avait-elle osé lui parler ainsi sans même la connaître, en supposant qu'elle était Arabe, qu'elle acceptait de l'être, qu'elle était venue ici pour l'affirmer ? Toutes ses suppositions, ce parti-pris, cette sous-estimation à son égard l'enrageaient. Il existe pourtant des nuances, et elle, Névine, en était une. Elle ne savait plus comment se tenir, ou comment réagir à cette serveuse si elle venait l'interroger à nouveau. La jeune femme fixait donc l'autre côté de la rue, refusant de se retourner pour risquer de croiser encore une fois le regard de l'adolescente. Elle regardait dehors, dehors où elle appartenait, pas ici. Elle avait besoin d'air, on aurait dit qu'elle étouffait.

Le murmure des hommes parvenait à ses oreilles sans qu'elle ne distinguât les paroles ; elle reconnaissait les intonations, tantôt basses, tantôt plus hautes, selon l'emportement de l'un et l'enthousiasme de l'autre, selon l'humeur, selon le sujet, selon qu'il fit soleil, comme en Égypte, ou qu'il fit gris. Les sons de cette langue tournaient autour d'elle, venaient la caresser comme de petites vagues douces et familières, mais qu'elle refusait de laisser pénétrer en elle. Pourtant, elle connaissait cette langue comme elle connaissait son corps ; l'inflexion, l'accent et le ton lui étaient si naturels, comme des choses qui émanaient d'elle. Mais elle les avait longtemps refusées ... trop longtemps, à en devenir malade. Puisqu'il fallait choisir ? Puisqu'elle avait choisi Mathieu ... Mais pourquoi ? Si seulement ... La musique de cette langue venait la chercher tranquillement, du bout des doigts, de ses lèvres, jusque dans son cœur et dans son âme. Venait-elle pour l'attirer et la ramener où elle appartenait, où elle était née ? Pourquoi avait-elle le sentiment bizarre qu'au moment où on la ferait parler l'arabe, tous les efforts déployés jusqu'à ce jour s'anéantiraient, tout ce qu'elle avait souffert et sacrifié pour devenir québécoise, pour être la femme de Mathieu, tomberait à l'eau, et, instantanément, elle se

verrait propulsée dans le passé, et redeviendrait égyptienne, la fille d'immigrants qu'elle était. Elle se gardait donc de ce danger et s'efforçait de parler et de rêver, d'aimer et de détester, uniquement en français.

Même son père avait adopté la langue étrangère les rares fois où il avait un message important à transmettre, une précision à lui donner, ou lui offrir quelque renseignement : « Ta mère me fait dire que, si ça ne vous dérange pas, toi et Mathieu, d'emmener ton oncle Wagih chez le médecin, parce qu'il n'a pas de voiture ». Il précisait toujours, « toi et Mathieu », « Mathieu et toi », comme si elle s'était fondue en lui, comme si elle n'existait plus sans son mari. Toujours bref et clair dans ses messages. Il ne perdait plus de temps avec les tournures égyptiennes et les expressions enjolivées : « Bonjour Névine, l'aube est une bonne nouvelle. L'aube est un jardin de jasmin qui s'ouvre pour tes yeux les plus beaux ! » Non, en français, tout cela mourait comme l'écume et une distance s'installait entre elle et lui. Combien de fois avait-elle étouffé l'envie de recréer la dimension qui s'était perdue depuis Mathieu ? Elle languissait de l'entendre dire « Ya benti », ma fille, et écouter ses aveux : qu'aujourd'hui, il était joyeux, que c'était une belle journée, qu'il l'aimait plus que tout au monde.

Et pourtant, dans ses derniers moments, on n'aurait jamais deviné que derrière cet air austère qu'il avait depuis quelques années s'était caché un homme sensible et jovial. Il ne riait plus, avait moins d'entrain au travail, et parlait toujours sur un ton sévère. Une angoisse la rongait en pensant qu'elle était responsable du malheur de ses derniers jours. Elle aurait voulu l'entendre dire n'importe quoi, qu'il lui parlât de ses humeurs, de sa journée, de son voisin, de son dîner, n'importe quoi. Voilà ce qui lui manquait, tous ces détails insignifiants qui allongent, amplifient et diluent une conversation, tant les rires et

les épanchements que les réprimandes et les accusations. À la fin, il n'y avait que du silence ; des temps morts, laids, remplis de déception. Ils étaient empoisonnés, comme tout ce qui stagne. Il ne semblait plus croire en rien, parce qu'il avait abandonné, il avait livré la bataille. Parce que sa fille n'existait plus, parce que morte ou vivante, avec ou sans Mathieu, avec ou sans un autre, c'était du pareil au même. Parce qu'il avait échoué. Il avait échoué ... Son cœur lui fit mal. Elle voulait pleurer. Elle voulait crier. Elle voulait dégueuler ce poids lourd dans sa gorge et dans son cœur qui demandait à sortir. « Non, Baba, tu n'as pas échoué. Non, c'est moi, c'est de ma faute. Ne pleure pas, ne sois pas déçu ». Elle voulait le consoler. L'image de son père, de son visage froid, de ses paupières qui ne clignaient plus, figées à jamais, lui apparut comme un flash. Elle voulait le serrer, l'embrasser. « Non Baba, ce n'est pas ta faute. Pardonne-moi je t'en prie. Baba, écoute. Écoute-moi Baba, regarde-moi ... Baba. » Ses yeux s'étaient remplis de larmes. Pourquoi n'avait-il jamais réagi ? Elle aurait préféré qu'il la détestât et qu'il le lui dît. Elle aurait voulu qu'il la giflât, qu'il se soit levé le jour de son mariage pour l'empêcher d'épouser ce jeune homme qu'il ne connaissait pas, qu'il ne voulait pas connaître, et même s'il essayait, qu'il ne connaîtrait jamais.

Les plats étaient servis : riz aux lentilles, tabouleh, feuilles de vigne farcies, tous ces à-côtés qui jadis faisaient partie de son quotidien, mais qu'elle avait maintenant volontairement exclus de sa table, niés de sa vie. Ihab s'installa devant elle, avec le propriétaire, et le frère de celui-ci, un chauffeur de taxi, ainsi que l'ami de ce dernier qui cherchait du travail sur la Plaza, et la serveuse se joignit à eux. Névine apprit plus tard qu'elle était la fille du propriétaire. La « petite bouchée » se transforma rapidement en

festin. C'était connu, lorsque plus de deux orientaux se mettent à table, c'est déjà une fête ; une fête à laquelle elle aurait bien voulu participer, mais le regard sournois de cette serveuse l'en empêchait. « Vous parlez arabe alors », Névine hocha la tête, honteuse. Oui, elle parlait l'arabe, seulement, elle ne parlait pas, c'est tout. Du coin de l'œil, la jeune femme surveillait l'adolescente tout au long du dîner : elle était si solide dans ses convictions, ses principes, sa langue, dans sa confiance à la parler, dans sa place de femme parmi tous ces hommes. Qu'elle était belle et sereine, assise aux côtés de son père. Elle l'enviait maintenant, se sentant étrangement amoindrie comme l'est un être dilué et fragile.

Elle rentra seule. Le chemin lui parut très long. De retour à la maison de sa belle-famille, assise au salon, aux côtés de Mathieu et Rachel, elle écoutait sa belle-mère parler. Cette dernière avait eu, une fois de plus, des problèmes financiers provoqués par une querelle avec son ami de trois ans. Ils se séparaient maintenant pour la énième fois. Névine la dévisageait comme si c'était la première fois qu'elle la voyait.

La mère de Mathieu se trouvait enfoncée dans le divan bleu cendre dont les vieux ressorts ne supportaient pas le poids de cette masse énorme. Assise là, elle semblait une baleine vulgaire, le ventre proéminent, très rond, qui forçait les genoux à s'écarter. Elle manquait de la discrétion des dames de son âge, qui les faisait couvrir leur ventre ayant servi aux grossesses, par de longues chemises atteignant la mi cuisse. Non. Elle portait encore des pantalons cintrés, avec ceinture large et chemise rentrée.

- Les affaires vont bien. Je l'aide avec le commerce... On peut pas s'tromper avec l'informatique... Y'a des jours moins bien que d'autres... Qu'est c'tu veux ?

D'un doigt, elle écarta de ses yeux son toupet trop long qui se mêlait à ses cils. La mèche de cheveux secs, blond platine, se posa sur le globe de l'œil, juste avant la tempe, où les ridules du rire, du soleil et du regret s'étaient approfondies, accentuées depuis la dernière fois qu'on l'avait vue. Elle avait décidé de partir pour la Floride avec un jeune homme de l'âge de son fils, pour qui elle abandonnait enfants, mari et foyer. Une fuite que personne n'oublia, mais que l'on pardonna devant les faits accomplis. Sa peau avait une texture de vieux cuir, couleur de bronze brûlé, et le crayon bleu, dont elle avait généreusement tracé le pourtour de ses yeux, sans oublier le coin de l'œil où se trouvait logé un amas de résidu, coulait dans les ridules qui ressemblaient de plus en plus à d'épais sillons ou à des ravines.

- Comment va ton père ... il n'est pas là mon cher Normand?

Elle sourit, puis baissa la tête, fixant ses mains où se tordaient les doigts sous le poids de cette question, dont l'objet ne la regardait plus depuis longtemps.

- Ben ... Il va bien ...

La réponse de son fils semblait vouloir à la fois repousser cette question indiscrete, qu'elle n'avait plus ni le droit ni le privilège de poser, et rassurer le cœur meurtri d'une femme qui était, après tout, sa mère.

L'insouciance de cette femme avait déjà intrigué Névine. Son égoïsme l'avait déjà séduite. Était-ce possible ? Elle la revoyait pour la première fois depuis trois ans.

- Ton père, Névine ... J'y ai pas cru quand j'ai su ... C'était tout un homme ...

C'était un roc ...

La façon dont elle avait osé parler de son père la révoltait. Des condoléances parvenant d'un regret de vieille putain. N'avait-elle pas un jour avoué à Névine qu'elle trouvait son

père à son goût, une telle virilité, une telle présence, un rire franc ? C'est de là que venaient ses condoléances. Elle voulut repousser les sales paroles de cette femme comme on repousse les sales pattes d'un être qui impose son désir vulgaire et charnel.

- Oui, c'est très difficile ...

Elle le dit machinalement, ne sachant pas vraiment quoi répondre. Sans vouloir paraître insensible, elle répondit n'importe quoi. Était-ce vraiment difficile ? Ce mot ne traduisait pas ses sentiments avec justesse. La pertinence manquait : si la mort de son père lui semblait pénible, alors il aurait fallu qu'entre elle et lui existât une relation assez intense et des fréquentations suivies. Tel n'était pas le cas. Elle le voyait à peine, pour la fête des pères, et faisait tout pour l'éviter aux autres occasions, Noël, Pâques, où son absence pouvait être facilement acceptable, où il n'avait aucune raison de se sentir visé par l'absence de sa fille. Elle eut donc recours à une autre réponse, plus sincère, plus honnête.

- C'est difficile pour ma mère.

- Oh, ta mère. Elle bondit sur cette dernière réponse comme on s'accroche à une bouée de sauvetage. Dire qu'elle a travaillé toute sa vie à ses côtés. C'est sûr que c'est pas facile pour elle. Elle a passé toute sa vie avec le même homme.

Elle parlait de cette femme qui avait vécu selon des principes, et non des passions. Il y avait quelque chose de noble dans cette rigueur. Cette dernière affirmation lui donna plus de respect, comme si le fait d'appeler vers soi, ou de s'approprier pour un moment une chose ou une personne noble vous rendait, vous aussi, à de nobles sentiments. Mais tout de suite, elle retomba dans le même gouffre de la honte, de la lâcheté, en se rappelant qu'elle ne pouvait pas en dire autant. Elle avait choisi de tout quitter, et de tout détruire, dans un élan de passion. Rapidement, habilement, comme elle seule savait le faire, elle

détourna la conversation vers un sujet plus léger, pour enchanter, pour faire sourire du coin des lèvres, faire lever un sourcil, et rendre l'atmosphère plus gaie, mais en surface seulement, comme pointe un rayon de soleil après un grand orage et éclaire tout à coup le ciel d'une lumière éblouissante, et disparaît aussitôt.

La querelle débuta dans la voiture. Mathieu attaquait Névine pour son silence, et elle, pour sa mère. Il voulait que cette dernière vînt partager leur appartement, alors que Névine ne pouvait supporter l'idée d'avoir cette femme sous son toit. Ils étaient entrés tout en criant et en s'affrontant.

- Je ne veux rien savoir de ta mère !

Mathieu baissa les bras. Il quitta la chambre, où, sans le savoir, dans l'emportement, ils s'étaient trouvés, se suivant, se contournant, se fuyant l'un l'autre durant cette dispute, à travers le salon, puis la cuisine, le couloir, un moment devant la salle de bain puis, dans la chambre. Cette bagarre semblait les avoir menés à une impasse où un couple s'écroule progressivement et meurt.

Elle s'assit sur un coin du lit, qui s'affaissa sous son poids. Elle posa les coudes sur ses genoux ouverts et prit sa tête à deux mains, emmêlant ses doigts dans ses cheveux épais. Elle vit son mariage échouer à l'idée que tout cela était faux, que tout cela n'était pas prévu, qu'elle s'était engagée dans un destin, avec un homme, sans réfléchir. Sur quoi cette union était-elle fondée ? Sur une notion fragile, une notion illusoire : cette chose qu'on appelle l'amour. Mais l'amour de quoi, l'amour de qui ? L'amour de l'amour ? Les leçons de son père lui revinrent comme un cauchemar récurrent, comme une obsession qui vous hante : « Névine, l'amour ne suffit pas ». Elle se revoyait, une enfant de douze

ans à peine, où deux âges se mêlent et se confrontent : l'adolescence qui s'impose et l'enfance qui s'en va. « Gare à toi si tu m'amènes n'importe qui et que tu me dises : papa, je l'aime. Je te tuerais. » Il riait tout haut. « Ne fais pas d'erreur Névine, amène-moi un de nos fils ». Il l'embrassait sur la joue. Elle rougissait, dissimulait son visage, son front derrière ses mains incertaines, voulant à la fois emprunter la peau et l'attitude d'une jeune fille qui s'assume, confiante, mais retenues dans l'enfance encore présente. Son père gonflait fièrement sa poitrine et regardait sa fille avec amour.

Elle se leva, lasse et déçue. Sa tête était lourde. Elle ressentit une douleur physique qu'elle reconnaissait, qui lui revenait de son passé : une grande tension aux tempes, sur la mâchoire serrée et sur son front. Combien de soirs s'était-elle battue avec son père, pour essayer de lui faire comprendre Mathieu ? Cela ne menait à rien. Et combien de fois cette même migraine l'avait-il mené jusque dans les bras consolateurs de son mari ? Avec lui, elle n'aurait plus besoin de se battre ; elle ne souffrirait plus jamais. Détrompée, désabusée, elle-même surprise, prise au piège de la vie, elle se dirigea, meurtrie, vers son côté du lit. Elle posa la tête sur les oreillers, s'efforça de fermer les yeux, tentait de laisser jaillir ses larmes et libérer ses cris de détresse. Mais ses yeux secs, son souffle étouffé et sa gorge serrée l'en empêchaient. Une main ouverte se tendit devant elle tenant deux aspirines et un verre d'eau. Ce visage crispé qui dénonçait un état de mal-être profond, Mathieu le reconnaissait aussi. Il la borda, lui mit des gouttes dans les oreilles et deux boules de coton. Il se coucha près d'elle et éteignit. Il tourna le visage de sa femme vers lui, couvrit son cou avec la paume de sa main, pour apaiser sa douleur, et l'autre sur son oreille. Elle ferma les yeux, ne voulant penser à rien. Elle s'abandonna, trop malade. Elle avait quelqu'un pour la soigner ; elle n'avait plus la force de se révolter, même si rien

n'était fini, même s'ils n'avaient rien réglé. Mathieu lui était à la fois source de tourment et de soulagement. L'idée qu'elle avait besoin de lui, à cet instant même, la rendait heureuse. Oui, pour un moment, cela ravivait l'affection qu'elle éprouvait pour lui et qu'elle voulait éternelle. Mais cette pensée s'estompa assez vite à l'idée que tout ceci n'était qu'un début, qu'elle allait sans doute souffrir d'autres nuits encore. Mathieu s'endormit.

Elle se retourna et posa délicatement sa main sur la joue de son mari. Elle le regardait. De chaque côté du front s'étendaient deux plaques chauves qui d'année en année devenaient plus profondes sous une chevelure légère blond cendré. L'été, ses cheveux s'éclaircissaient et devenaient presque blonds lui donnant un air d'enfant de plage, ce qui le rendait plus mignon à ses yeux. Mais ils reprenaient des tons de brun fade dès l'automne et perdaient tout leur éclat. Combien elle l'aimait, combien elle le trouvait beau avant ; qu'elle remarquât encore sa chevelure l'étonnait même si cela la laissait indifférente aujourd'hui à comparer à la fascination qu'elle avait, avant, de ses cheveux doux et lisses comme ceux d'un enfant. Sous ses paupières fermées, elle revoyait ses yeux bleu clair qui lui avaient jadis inspiré une liberté nouvelle, un chemin ouvert à des possibilités infinies. Elle revoyait ce regard limpide qui l'invitait à vivre enfin dans une liberté intelligente, dans une vie révélée à travers l'expérience qu'il encourageait chez elle. Il avait réussi à donner un mouvement nouveau à ses gestes, à l'amener à exprimer ses idées à voix haute, ce qui lui était jusqu'à ce jour source de honte. Tout ce qui était jusque-là interdit lui était maintenant permis. Les barrières autour d'elle étaient tombées et un horizon lointain s'ouvrait généreusement devant elle. Dans ses moments de tourments et d'incertitudes, prise dans de vieilles idées d'oppression, il lui fallait

seulement plonger dans son regard bleu azur pour se libérer et chasser des idées qui ne faisaient que la ramener vers une perception d'elle-même qu'elle refusait, qu'elle avait refusée toute sa vie, mais qui, étrangement, refaisait surface de temps à autre. Voilà ce qui la tourmentait. Elle se sentait perdue, noyée dans toute cette liberté qui, au bout du compte, ne la menait nulle part. Elle avait l'impression de tourner en rond depuis cinq ans, pis encore, de courir à sa perte. Certes, la vie était belle et pleine de découvertes avant son mariage. « Cesse de t'en faire avec les interdits puis vis, lui répétait Mathieu, aie pas peur, personne va te tuer, oublie donc ce que te dit ton père, fais ce que tu veux ».

Elle se demandait pourquoi elle ne s'était pas soumise à tout l'enseignement et à tout l'héritage moral que lui léguaient ses parents ? Elle se mordait les doigts maintenant d'avoir voulu savoir, d'avoir voulu voir et goûter elle-même, pour en être convaincue. Elle maudissait le monde ; elle se sentait tout à coup vide de toute émotion. Elle sentait que sa vie était maintenant vouée aux compromis, au malheur et à l'échec. Elle se damnait de n'avoir pas été plus niaise comme l'étaient ses petites copines égyptiennes, pour croire, les yeux fermés, à tout ce qu'on lui disait et de vivre selon des principes éternels sans vouloir les confronter, sans en douter et sans les remettre en question. Que lui restait-il maintenant ? Un cœur malade. Voué à des émanations tièdes, toujours à moitié passionnées, à moitié mortes, jamais complètement chaudes, fiévreuses, jamais plus enflammées. Son cœur était maintenant usé et déchu. Jamais elle ne serait complètement éprise, passionnée, et encore moins amoureuse.

Une déception surprenante s'emparait d'elle. Elle repensait à la mère de Mathieu et, pour la première fois, elle sentit cette mère couler dans les veines de son mari. Elle vit l'impuissance, le tourment et cet état de perdition couler dans les veines de cet homme

qu'elle n'admirait plus. Elle vit toutes ces chose viles ancrées dans son système de valeurs, alors qu'il s'efforçait de les incorporer dans un raisonnement simpliste qu'elle ne comprenait plus et qui lui avait sans doute été toujours étranger.

### III

La nuit d'après, elle alla se réfugier chez Rachel. « Oh ... Entre », fit-elle et elle referma la porte, cherchant Mathieu du regard. Elle était surprise de ne pas trouver son frère, mais ne posa pas pour autant de questions, trop prise, semblait-elle, par son propre désarroi : elle venait tout juste de quitter son dernier ami pour de bon. L'air absent de Rachel laissait entendre à Névine qu'elle n'était nullement disponible pour l'écouter.

Avachie dans le fauteuil de cuir, la tête renversée et un verre de vin à moitié plein à ses pieds, Rachel déblatérerait : elle avait dû quitter son appartement le temps qu'il déménage. C'était toujours ainsi avec Rachel. Ses séparations étaient pénibles tant pour elle que pour Névine qui les prenait toujours à cœur. Elle ne s'y attendait jamais et croyait naïvement que tous les couples étaient foncièrement heureux. Elle se souvint de la première séparation de Rachel qui l'avait complètement bouleversée, après une relation qui avait duré près de trois ans. Elle était d'ailleurs plus affectée que son amie, celle-ci tentait de la consoler par des « Remets-toi. Y'a rien là, ça arrive à tout le monde ». Et Névine de dire « Je n'y crois pas, c'est pas possible, pas Jean-Marc ». Bientôt ce prénom fut remplacé par d'autres. Névine restait béate chaque fois, ne croyant pas ce qu'elle venait d'entendre lorsque Rachel, baissant les épaules, lui disait sur un ton désabusé :

« C'est fini ». Avec le temps, elle s'y habitua un peu, mais gardait toujours cet espoir naïf. Elle croyait à l'amour et, paradoxalement, les dernières séparations de Rachel la bouleversaient autant, sinon plus que les premières. Or aujourd'hui, son indifférence et son insensibilité ne l'étonnaient même plus.

Malgré les innombrables séparations, malgré les événements qui se répétaient presque toujours, Rachel éprouvait quand même le besoin de reprendre, avec Névine, la relation depuis le début, depuis le jour de la rencontre, dans un bar, une discothèque, et jusqu'au dernier jour de la séparation. Qu'est-ce qui les y avait menés ? Après toutes ces années, on aurait cru que Rachel serait devenue un être complètement endurci, mais non ; une Rachel candide et ingénue se dévoilait lors de ces récapitulations, décrivant le début de ses amours avec la même ardeur qu'une adolescente découvrant l'amour. Cela était d'autant plus paradoxal aux yeux de Névine, vu son état délabré d'aujourd'hui : elle se sentait complètement vulnérable et cynique.

Elle repensait aux couples qu'elle avait connus depuis son enfance : ses parents, ses oncles et ses tantes, les amis de la famille. Il y avait là une permanence très puissante dans la vie que ces gens partageaient depuis des décennies. C'était une permanence qui lui semblait indestructible. Encore aujourd'hui, tout comme lorsqu'elle était petite, elle se sentait incapable d'imaginer son père ou sa mère avec une autre personne. Comment des unions si intenses pouvaient-elles se briser si facilement alors qu'on y avait cru si fortement ? On aurait dit que la vie vous trahissait en vous volant subitement ce à quoi elle vous avait mené à croire de toute votre âme. Comment une chose aussi vraie pouvait-elle disparaître, s'anéantir du jour au lendemain comme si elle n'eût jamais existé ? Comment se faisait-il qu'on ne parlât plus de Steve alors qu'il avait failli devenir le père

de l'embryon que Rachel avait choisi d'éliminer ? Comment pouvait-on ne plus mentionner Éric alors qu'à tous les jours, c'était son réveille-matin que Rachel entendait sonner ? Névine ne pouvait s'empêcher de penser à eux, lorsqu'un objet ou un geste l'y renvoyait. Elle trouvait d'autant plus bizarre que Rachel demeure si impassible. Elle savait déjà que dès demain, tout serait oublié ; ce n'était pas important, c'est tout. Ce n'était pas le genre de choses qui restait ancré dans sa mémoire.

Névine comprit que l'objet n'avait rien à voir avec celui à qui il appartenait ; ainsi, le réveille-matin n'était le réveille-matin d'Éric que lorsque celui-ci était dans sa vie. Autrement, ce n'était qu'un réveille-matin qui était maintenant le sien, puisqu'il se trouvait sur sa table de nuit. Dans l'esprit de Rachel, il ne renvoyait plus à personne. À tel point que lorsqu'un de ses anciens amants l'appelait pour réclamer tel livre ou tel accessoire de cuisine qu'il lui avait prêté, elle s'en souvenait à peine : « Ah oui, le couteau ». Névine se demandait maintenant avec lequel de ces hommes Rachel allait terminer sa vie, ou plutôt la commencer. Ou avait-elle commencé ? Ou ne commence-t-on pas sa vie tant qu'on n'a pas trouvé l'être avec qui la commencer ? Fallait-il être deux ? Peut-être Rachel ne trouverait-elle jamais cet homme ? Peut-être ne le trouvait-elle pas parce qu'elle ne le cherchait pas vraiment ? On avait appris à Névine qu'une femme sans homme était une ombre solitaire, et que le but était de le trouver et d'arriver à une permanence confortable, un nid à l'intérieur duquel on pouvait bouger, crier, vivre tant le bonheur que le malheur, sans jamais sortir de ce cadre, sans que jamais l'ennui ou la mécontente ne marque la fin comme bien souvent, dans le cas de Rachel et de ses amants, il fallait peu de choses pour mettre un terme à leur union. La vie de Rachel, comme la vie de tous les hommes qu'elle avait connus, semblait à Névine une série interminable de

moments éphémères. Elle réfléchit un moment à toute cette absurdité : voilà qu'elle avait perdu depuis longtemps sa candeur et que son nid confortable, sa permanence, se détruisait. Sa fidélité à son mariage demeurait indéniable, mais elle était tiède, toute sa volonté du début s'épuisait.

La tête lourde enfoncée dans le coussin, elle sentait le feu à ses joues : sans doute l'effet de l'alcool. La lumière tamisée l'empêchait de discerner le visage de sa copine qu'elle n'écoutait plus maintenant. Elle se demandait ce qu'elle était venue trouver auprès de cette femme qui lui semblait tellement loin d'elle, presque une étrangère. Qu'est-ce qu'elle venait chercher jadis dans cette maison ? Qu'est-ce qui l'avait tant fascinée ici pour qu'elle abandonne sa famille ? Elle sentait un grand vide ; elle ne pensait même plus à Mathieu, et elle s'endormit sur le fauteuil.

## IV

Dans la cuisine, la lumière du soleil pénétrait en lignes égales et parallèles par les stores de la fenêtre. Névine posait un regard penseur et fatigué sur la rue déserte. Sur les branches fragiles des arbres, une mince couche de glace se formait à la tombée d'une pluie fine. Sur les trottoirs, des morceaux de neige déblayée gelaient sous l'effet de la pluie et du froid. Névine réchauffait ses doigts autour de la tasse de thé sur laquelle elle avait collé ses paumes. Elle était arrivée chez sa mère très tôt le matin, avant même que Rachel ne fut réveillée. Sur le coup, la mère avait été surprise et effrayée de voir sa fille à sa porte. Elle la fit entrer, et d'une voix inquiète : « Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a ? ». Névine regrettait déjà d'être venue, « Oh, rien maman. Rien ... C'est juste Mathieu ... » Sa mère fronça les sourcils : « Entre ... Dieu damne ce froid ... » Elle la fit s'asseoir dans la cuisine. Elle ne posa aucune question. Son visage demeurait neutre, puis elle blêmit. Elle prépara le thé. Elles s'installèrent face à face, burent sans se dire un mot, se dévisageant de temps à autre, étouffant leurs pensées en avalant une nouvelle gorgée quand leurs yeux se rencontraient. La mère se leva et déposa sa tasse dans l'évier. Elle sortit un fichu qu'elle noua autour de sa tête, comme elle faisait tous les dimanches : « Je commence mon ménage Névine... Tu vas rester ici. » Pendant plus d'une heure, la jeune

femme resta assise dans la cuisine, devant sa tasse de thé. Elle n'en but que la moitié, mais garda la tasse entre ses mains pour paraître occupée à quelque chose, pendant que sa mère allait et venait, avec un seau rempli d'eau, un chiffon humide, des essuie-tout et des flacons de détergent.

La jeune femme ne supportait pas cette façon qu'avait sa mère de vaquer à son travail ; elle avait l'habitude de faire abstraction de tout autour d'elle lorsque les choses n'allaient pas. Cette fois, elle voulut réagir, secouer sa mère hors de sa torpeur, la confronter dans sa peur et lui imposer un face-à-face où elle serait prise au dépourvu, n'aurait de choix que de lui dire tout ce qu'elle n'avait osé exprimer depuis son histoire avec Mathieu. Elle monta l'escalier : «Maman ! » On entendait un fracas venant de la chambre ; sa mère mettait de l'ordre dans une armoire, sans répondre. Névine attendit un moment et l'appela de nouveau, mais le silence de sa mère ralentit son élan, et son courage perdit de sa force. Elle entra et s'arrêta stupéfaite devant le décor qui s'offrait à elle. Au lieu de l'ordre et de la propreté immaculée, elle vit un support à linge qui se dressait au beau milieu de la chambre, comme faisant partie du mobilier, avec des serviettes déchirées, des sous-vêtements et des bas rapiécés qui séchaient. Derrière, sur le vieux chiffonnier que sa mère aimait tant, étaient entassés pêle-mêle des enveloppes, des lettres, des timbres, des mouchoirs, des livres de prière, des photos, une tasse à café. Elle distingua même, sous un carnet d'adresses, le manche d'une cuillère. Le lit était défait ; sous les draps froissés on devinait le bord raccommodé d'une chemise de nuit, une jupe, une chemise fleurie, des bas de nylon. Sur la table de chevet, un vieux téléphone à cadran comme on n'en voit plus, à côté, une paire de lunettes appartenant à son père, une série de fiches sur lesquelles il notait des proverbes et des dictons arabes qu'il classait par ordre

alphabétique et par thème. Il faisait sombre, Névine s'empressa d'ouvrir les rideaux. La poussière qui s'était accumulée dans les plis des rideaux vola dans l'air. Elle se retourna et vit sa mère penchée dans l'armoire.

- Maman ...

Elle ne dit rien ; puis, après un long silence, la petite dame trapue se retourna et fixa sa fille dans les yeux :

- Retourne à ton mari !

Cette phrase jaillit d'un seul cri. Un cri qui avait longtemps été étouffé mais qui surgit brutalement, comme s'il n'était pas sorti d'elle, de cette femme pieuse et subordonnée, dont le seul but dans la vie était de rendre service aux autres. Son cri retentit dans la pièce. Névine demeura sidérée. Si le linge s'était retrouvé par terre, si les feuilles s'étaient envolées, on y aurait cru, et si les bibelots s'étaient fracassés, si les tableaux étaient tombés des murs, on y aurait cru aussi. Ce cri fut tellement fort, tellement puissant, qu'elle en était assourdie. Elle ne reconnaissait plus le visage crispé de sa mère ; ses yeux furieux ne quittaient pas Névine, mais luttait contre l'envie de se dérober. Ses pupilles brunes tremblaient, comme si ce grand bruit avait jailli de ses yeux. Et ses lèvres, qui s'étaient ouvertes pour exprimer des mots qu'elle n'aurait jamais osé prononcer, étaient fermement serrées, comme si elles devaient rester fermées à jamais, comme si elles avaient prononcé leurs dernières paroles : « Retourne à ton mari ». Névine n'entendait plus que cette phrase tonner. « Ton mari », oui, son mari, elle avait un mari, le sien, celui avec qui elle partageait sa vie depuis cinq ans. Ce mot la ramena brutalement à une notion réelle du mariage complètement différente de la sienne, celle des femmes orientales comme sa mère. Retourner à son mari, c'était retourner à ce que le

destin avait choisi et à quoi elle acceptait de se soumettre. Elle admira cette vertu orientale, ce sens du devoir que seule une force supérieure et involontaire comme la mort, avait le pouvoir d'ébranler. Jamais sa mère n'avait pensé quitter son mari, elle ne s'était sans doute jamais posé la question de savoir si elle était bien ou non auprès de lui.

Dans ce décor fragile et pauvre, sa mère lui semblait dure comme un roc, puissante comme une force divine. Une assurance émanait d'elle, une assurance à laquelle aspirait Névine. C'était cette fidélité aveugle et inconditionnelle face au hasard qu'elle admirait maintenant. C'était un sentiment qu'elle avait vu seulement dans le regard et les gestes des gens de son pays. L'avait-elle éprouvé un jour ? L'avait-elle connu ? Ou l'avait-elle chassé par trop de questions, trop de doute ? N'était-ce pas cela qui lui manquait maintenant ? N'était-ce pas cela qui la sauverait ? Elle aurait voulu que sa mère le lui montre, qu'elle le lui apprenne. Elle méprisait la femme qu'elle était devenue aujourd'hui : soi-disant libérée par son égoïsme, elle faisait tout passer avant l'essentiel. Cela lui avait pris toute une vie pour apprendre ce que sa mère savait déjà à dix-sept ans. Mais combien de fois avait-elle méprisé sa mère pour ses contraintes, pour son esprit borné, sa réflexion limitée qui n'allait point au-delà des questions quotidiennes.

Son fichu tombé par terre, ses petites mains croisées sur son ventre et les épaules courbées, sa mère pleurait comme une enfant. Névine ne réagissait pas. Elle regardait cette femme devenue toute petite, parmi ce désordre qu'elle n'avait jamais deviné. Elle n'avait rien vu de sa souffrance silencieuse. Elle l'avait laissée ainsi, abandonnée à sa solitude. Elle s'approcha du petit corps tremblant et l'entoura de ses bras, maladroitement. Sa mère pleurait de plus belle, mais les deux corps demeuraient figés dans leur obstination et dans leur peur de s'ouvrir et de se donner. Névine ferma les yeux ; elle

aurait voulu la serrer très fort contre elle, mais son esprit semblait tellement loin d'ici, tellement loin de sa mère et de ce portrait de famille sur lequel son regard s'était posé.

Elle ne sentait plus que le petit corps bouger par saccades dans ses bras.